12511. dd. 2.

RECUEIL

k

DE

CONTES.

Nec ſi quid olim luſit Anacreon
Delevit ætas.

PREMIERE PARTIE.

A LONDRES.

M. DCC. LXXX.

BRITISH MUSEUM

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Tous les Contes qui compoſent ce Recueil, ſont au moins rajeunis, & abſolument nouveaux par le ſtyle, qui doit faire le plus grand prix de ces bagatelles. Si le Public reçoit avec bonté ces différens morceaux, l'Éditeur en a pluſieurs autres de la même main & du même genre qui leur ſuccéderont.

RECUEIL DE CONTES.

LE FILET DE VULCAIN, OU LES AMOURS DE MARS ET DE VÉNUS *.

VULCAIN, précipité du Ciel pour sa laideur, habitoit l'isle de Lemnos. Là, dans les entrailles enflammées de la terre,

* L'idée de ce Conte est tirée d'un opuscule de *Ferrante Pallavicino*, connu sous le titre de : *La Rete*

il s'occupoit à forger les foudres redoutables dont Jupiter arme ſon bras vengeur. L'enclume retentiſſoit jour & nuit ſous les coups redoublés de ſes Cyclopes : on voyoit l'airain bouillonnant couler en longs ruiſſeaux, & prendre à leur gré mille formes différentes. L'infatigable Dieu animoit leurs travaux par ſa préſence ; il étoit lui-même dans un exercice continuel.

La Reine des graces & des plaiſirs, Vénus, la belle Vénus, attira les regards de Vulcain. La difformité de ce Dieu l'avoit fait chaſſer du Ciel ; Vénus en ſortit pour ſa beauté. Depuis long-tems la diſcorde régnoit parmi les Immortels :

---

di Vulcano, overo gli Amori di Marte & di Venere; in Villafranca, 1671. On a réduit à peu de pages le morceau très-prolixe de l'Auteur Italien. Le Lecteur jugera s'il y a perdu.

tous étoient épris pour la Déeſſe des Amours : tous vouloient la poſſéder. Jupiter la refuſa à tous ; & pour rappeler la paix dans l'Olympe, il accorda Vénus à Vulcain. Quelle union ! Un boiteux d'une figure hideuſe, dégouttant de ſueur, couvert de fumée, deſtiné à la Déeſſe de la beauté!.... Mais le maître des Dieux a parlé ; il veut être obéi ; la Déeſſe vainc ſa répugnance.... Après tout, elle ſe promet peut-être bien des dédommagemens dans le ſort qu'elle prépare à ſon époux.

Cependant Vulcain, enivré de délices, oublie ſa forge & ne s'éloigne point de Vénus. Ce ſein, que l'Amour ſouleve de ſon haleine, a fixé ſes déſirs. La jeune Déeſſe eſt accablée de ſes careſſes, & ne l'en hait que davantage.... Mal-adroit époux ! Tu ignores que les empreſſemens & l'ardeur de l'amant qui déplaît changent la répugnance en averſion!.... Que ne

tente pas l'infortunée Vénus pour éloigner Vulcain! Le forgeron s'en inquiette & s'en irrite. Alors la Déeſſe diſſimule; plus elle déſire ſon abſence & plus elle le lui cache: elle va juſqu'à le prévenir de quelques careſſes. Vulcain ſéduit, ſubjugué, s'éloigne quoiqu'à regret, & va préſider à ſes forges. Vénus reſpire; elle gémit ſur ſon ſort; le ſouvenir des Dieux, qui tous dans l'Olympe s'empreſſoient de lui plaire, aiguiſe, allume ſon imagination.... « Quoi! Vénus » eſt l'épouſe de Vulcain! Un monſtre » hideux a profané ſes appas! Ah! le » deſtin ne m'a pas ſans doute réſervé un » tel outrage, ſans que la vengeance me » ſoit permiſe. Quelque Dieu jeune & » galant ne volera-t-il pas à ma voix pour » me conſoler?.... » Elle dit & croit le ſentir dans ſes bras! Illuſion douce & cruelle! Les baiſers les plus tendres ſemblent ſe gliſſer ſur ſes levres; le feu circule dans ſes veines; elle ſoupire de langueur,

& ne rêve que ces doux combats, où le bonheur eſt le prix de la défaite.... Mais ce Vulcain, ce vil boîteux, paroît moins arriver au plaiſir que ſe hâter de l'éteindre; & ces riens délicieux, à qui l'Amour donne tout le prix qu'il en reçoit, ſont autant de tréſors perdus pour la Déeſſe..... Avide de volupté, impatiente de jouir, ſes déſirs errent incertains ſur tous les Dieux. Mars, le belliqueux, l'ardent Mars les fixe enfin.

Le Dieu de la guerre viſite ſouvent les forges de Lemnos. Mais n'eſt-ce donc que le ſoin de ſon armure qui l'appelle dans cette iſle? Ah! non : ſes regards ont rencontré ceux de la Déeſſe.... Que de choſes ils ſe ſont dits! Empreſſement de ſe voir, ſerment de s'aimer, déſir de ſe le dire, déſir plus grand de ſe le prouver.... tout fut dit & le fut en un inſtant. Plus rapide que

tout autre langage, celui des yeux ne sait rien taire, & sait tout exprimer.

Il arrive enfin le moment où les deux Amans peuvent se parler sans contrainte. Vulcain est forcé de monter à l'Olympe. Plus rapide que l'éclair, Mars descend à Lemnos. Vénus l'attendoit avec impatience, elle le reçoit avec transport. Déja il a volé dans ses bras : elle l'y presse ; elle n'a point encore dit un seul mot ; & Mars est jonché de mille baisers.... Ces Amans savent quel amour les consume l'un pour l'autre. Leurs langues brûlantes ne cherchent pas à l'exprimer : elles s'efforcent d'en recueillir le fruit.... Vénus, la premiere, recouvre l'usage de la voix ; & Mars sait bientôt qu'il peut être tout-à-fait heureux. « En vain le destin & le maître » des Dieux m'ont donné à Vulcain ; je » saurai faire un choix plus digne de moi »

» & braver au ſein des plaiſirs leur tyran-
» nie. O Mars! ô mon bien! Vénus fera
» ton bonheur.... » Vénus ſcelle ſa pro-
meſſe des plus tendres baiſers; le Dieu de
la guerre brûle & languit.... Vénus docile
à ſes déſirs les partage, les couronne....
O qui peindra leurs tranſports! Foibles
mortels! Notre œil peut-il ſuivre la courſe
de l'aigle, lorſqu'emportée par la rapidité
de ſon vol audacieux, elle ſe perd dans les
plaines du Ciel, loin de la courte étendue
de nos foibles regards?.... Deux beaux
yeux, une bouche vermeille, un ſein
d'albâtre, ou les ſimples graces d'une
marche libre & légere, ſuffiſent pour nous
ravir. Eh! que ſentit donc Mars en jouiſ-
ſant de tant de beautés réunies, dont cha-
cune avoit fait l'objet des vœux des Im-
mortels?.... O Jupiter! commande aux
Dieux, lance la foudre, abreuve-toi du
nectar que te verſe le beau Ganimede.
Combien Mars dans les bras de Vénus eſt

au-deſſus de toi ! Avec quelle complaiſance la tendre Déeſſe étale aux yeux de ſon Amant tous les tréſors de ſa jeuneſſe & de ſa beauté ! La grandeur ſuprême vaut-elle donc cette vue?.... Vénus a quitté ſa ceinture; mais ſon pouvoir ſe fait toujours ſentir; la main inviſible des Grâces l'a déliée; elles l'ont arrangée; tour-à-tour elles ſoulevent, écartent & rapprochent la draperie légere dont Vénus eſt encore couverte.... O quels ſoupirs ! Quelles délices ! Quel ſilence !... Ils s'attirent, ils s'évitent pour ſe rapprocher; ils s'enlacent, ils ne ſont qu'un : quelles ſources de voluptés ne coulent pas ſur les deux Amans ! Leurs plaiſirs excedent la force même des Dieux.... Ils les ſuſpendent; ils donnent trêve à leurs tranſports pour les voir renaître avec plus de délices ! Mais toute entiere au jeune Dieu qu'elle adore, Vénus s'efforce de lui rendre ſon triomphe plus doux. Elle lui parle de

Vulcain ; & que de ridicules ne lui donne-t-elle pas ? Que d'adreſſe ! que de malignité ! que d'eſprit ! comme elle tourne tout au profit de ſon Amant ! tout juſqu'aux careſſes de cet odieux Vulcain, hideux juſques dans le plaiſir. Chaque raillerie que Vénus décoche contre ſon époux eſt accompagnée de quelque careſſe pour Mars : elle lui ſourit ; elle cherche ſa main ; elle la ſerre ; elle y daigne appuyer ſes beaux yeux avec une expreſſion languiſſante & paſſionnée....

Mais l'heure, l'heure fatale de l'abſence eſt venue.... Le fougueux Mars ne conſentira point à s'éloigner... Et qu'a-t-il à redouter de Vulcain ? Il veut l'attendre, & lui arracher la renonciation de tous ſes droits tyranniques.... Cependant qui peut réſiſter à Vénus qui demande & careſſe ? Ses charmes & l'Amour ordonnent pour elle. Mars ſoupire & s'éloigne ; il s'éloigne

après mille ſermens d'une tendreſſe éternelle. Quand Vulcain ſera forcé de ſe rendre auprès de Jupiter, ou de diriger ſes Cyclopes, les deux Amans devenus plus paſſionnés par le ſentiment des plaiſirs qu'ils ſe doivent, jurent de ſe réunir.

Mars eſt retourné dans l'Olympe; il y cherche Vulcain, & le félicite ſur les faveurs que vient de lui accorder le maître des Dieux. « Hélas! dit Vulcain, ces hon-» neurs me ſont à charge : j'aime Vénus; » toute ma félicité eſt auprès d'elle! » On m'en ſépare pour m'appeler dans » l'Olympe! J'en ſuis peu flatté. En effet, » répond le conſolateur perfide, j'ai été » vous chercher à Lemnos; mais, à l'en-» nui dont Vénus m'a paru dévorée, j'ai » bientôt connu que vous étiez abſent ». Vulcain ne ſe ſent pas de joie, & Mars ſourit d'une erreur ſi groſſiere.... Mais combien ce Vulcain, qu'il vient de railler,

va lui faire envie, lorſqu'il le verra redeſcendre ſur la terre!

Encore embraſée des careſſes de ſon Amant, Vénus reçoit ſon époux avec une gaieté dont il croit que ſon retour eſt la cauſe. La Déeſſe ne peut ſe refuſer au plaiſir qui ſe préſente à elle. Son amour, ſes déſirs aident à la tromper : elle croit rendre heureux ſon Amant, & retrouve ainſi ſes embraſſemens dans ceux de ſon époux. C'eſt Mars qu'elle preſſe contre ſon ſein; c'eſt Mars qui allume ſes tranſports. Vénus ſe livre toute entiere à la groſſiere pétulance de Vulcain : elle ne voit plus; elle n'entend plus : Vulcain oſe triompher & la croire toute à lui... Pauvre Vulcain! Si tu ſavois à qui tu dois tant de complaiſance & d'ardeur!..... Aveugle époux! Ce n'eſt point à toi que s'adreſſent ces baiſers de feu! Tu crois prendre des plaiſirs, tu ne fais que les dérober..... Arrête! ceſſe de te punir toi-même! Tes

transports ſervent à redoubler l'amour dont Vénus brûle pour ton rival....

Vulcain attribue à ſa courte abſence l'ardeur de la Déeſſe : il s'applaudit de cette heureuſe découverte, & ſe promet bien de mettre en uſage ce précieux ſecret. Les voyages de Vulcain deviennent plus fréquens, & Mars occupe ſa place à Lemnos. Du ſein des alarmes le Dieu des batailles ſe jette dans les bras de Vénus. Là, les yeux levés vers elle, la tête poſée ſur ſon ſein, la bouche entr'ouverte, il repaît d'amour ſes regards avides, & ſon ame reſte comme ſuſpendue à ſes levres. La Déeſſe, penchée tendrement ſur lui, s'abandonne à ſes embraſſemens, & verſe dans ſon ame le déſir & la volupté *. Le

* . . . . . In gremium qui ſæpe tuum ſe
Rejicit; æterno devinctus volnere amoris,
Atque ita ſuſpiciens, tereti cervice repoſtâ,
Paſcit amore avidos, inhians in te, Dea, viſus;
Eque tuo pendet reſupini ſpiritus ore. (LUCRET. I.)

couple amoureux ne perd aucun moment. Ils n'attendent pas même que le crédule époux s'éloigne assez pour que leurs brûlans soupirs lui échappent. « Que craindrions-nous, disoit Vénus ? L'imbécille » se croit si sûr de moi ! si aimé ! si fait » pour l'être ! O Mars ! cher Amant que » j'adore ! viens dans mes bras ! Vulcain » seroit témoin de ma félicité, qu'un regard, qu'un mot me le ramèneroit ! » Que sa crédulité ajoute, s'il est possible, » à nos plaisirs.... » Ainsi parloit Vénus ; & Mars lui répondoit par tous les emportemens de l'amour.....

Cependant le Soleil, long-tems amoureux de la Déesse des graces, observe du haut de son char enflammé, son intrigue ; & frémit de rage *. Il ne respire plus que

* . . . . Videt hic Deus omnia primus.
Indoluit facto : Junoni genæque marito
Furta tori, furtique locum monstravit.
(Ovid. *Metam.* IV. 5.)

le plaiſir cruel de traverſer le bonheur de ſon rival. Ses rayons immortels n'avoient pas beſoin du ſecours de Vulcain pour conſerver leur ſplendeur; & content d'éclairer l'iſle de Lemnos comme le reſte du monde, il n'avoit jamais honoré ce lieu de ſa préſence. La ſoif de ſe venger l'y conduit; il va chercher Vulcain & lui dit: « Non, je ne ſaurois te cacher plus long-» tems l'outrage que l'on te fait. Apprends » que toutes les fois que tu t'éloignes de » ces lieux, Mars a ſoin de s'y rendre, & » ta fidele moitié ne l'accable point de » rigueurs. Inſtruis-toi par tes yeux de » leur trahiſon infâme. Feins une abſence, » tiens-toi caché, & tu verras ſi je ſuis » bien informé ».

Vulcain, ſtupéfait d'étonnement, ſe rappelle les amitiés de Mars, les careſſes de Vénus, attriſtée de ſon abſence, & peut à peine croire leur perfidie. Mille penſées confuſes l'agitent tour-à-tour.

L'airain qui bouillonne dans ſes vaſtes fourneaux eſt plus tranquille que ſon cœur. Telle eſt ſa folie.... Hélas ! c'eſt celle de tous les jaloux..... Qu'il veut s'arracher juſqu'au pouvoir de douter de ſon malheur. Il brûle de s'en convaincre : il va trouver Vénus, & lui annonce une abſence. La trompeuſe Déeſſe ſemble d'autant plus affligée de ce départ imprévu, qu'elle en reſſent plus de joie. Elle s'y oppoſe ; elle veut l'arrêter ; elle cede enfin.... mais elle preſſe Vulcain de recevoir les marques de ſon amour ; car elle tremble que ſes déſirs ne le ramenent ; & veut les éteindre pour ſe livrer elle-même plus long-tems à ceux dont l'embrâſe l'idée de ſon Amant.... Tous ſes efforts ſont vains. Vulcain s'éloigne. L'inſtant du ſupplice qu'il vient de ſe préparer arrive bientôt. Mars eſt à Lemnos ; la Déeſſe a volé au-devant de lui ; elle eſt dans ſes bras ; elle lui donne ſon ame dans

un long baiſer, gage brûlant des délices dont elle va l'enivrer....

O Vulcain! que penſes-tu de ces premieres careſſes? Tu frémis; les Amans ſe dérobent à tes regards; mais ils ſont encore préſens à tes yeux. Douces plaintes, tendres baiſers, gémiſſemens voluptueux, rien ne t'échappe.... Peut-être ingénieux à te tourmenter ajoutes-tu à leurs plaiſirs, pour augmenter tes douleurs.... Vulcain cede à ſon affliction, & ſe traîne à la caverne de ſes Cyclopes.

« Amis..... je viens verſer près de vous » ma douleur.... elle eſt telle que je vou» drois n'être point immortel....» Ainſi parle Vulcain, puis il ſe tait: ſon viſage pâle & défiguré exprime ſeul ſon affreux déſeſpoir..... « Qu'avez-vous, lui dit » Bronte, le plus fier des Cyclopes: par» lez; nous ſommes à vous tout entiers.... » Plût au deſtin dont la fureur obſtinée me » pourſuit,

» poursuit, reprend Vulcain, qu'on me
» marquât par-tout le même amour! Et de
» qui devois-je plus en attendre? Qui
» ai-je aimé avec plus de tendresse?
» Cruelle Vénus! Mon pere t'a donnée à
» moi pour me tenir lieu du Ciel.... Je
» le trouvois dans tes bras, & tu me rends
» plus malheureux que les ombres crimi-
» nelles qui gémissent dans les gouffres du
» tartare.... J'ai perdu Vénus, amis, jugez
» de ma douleur.... Vénus, tu n'es plus à
» moi; un autre jouit de ta tendresse.....
» & j'ai été témoin de son bonheur.... O
» perfide Vénus! comment te perdre?
» Comment vivre sans toi?... »

Bronte, armé d'une énorme massue, s'élance & s'écrie.... « Plus d'amour, plus
» de pitié; courons à la vengeance; &
» quel prix mettriez-vous encore aux ca-
» resses de Vénus? Elles seroient une nou-
» velle injure. Voulez-vous que, riant de

» votre ſimplicité, ils diſent : Vulcain eſt » un enfant qu'on appaiſe avec un baiſer? » Qui vous arrête?... Nous ne pouvons » les faire périr, ils ſont immortels ; mais » faiſons couler le ſang ; gravons ſur le » front des coupables votre injure...» Il dit, il avance ; ſes yeux étincellent, & il frémit de rage, lorſqu'il apperçoit qu'on ne le ſuit point.

Moins bouillant que Bronte, le jeune Stérops ſe leve ; c'eſt lui qui forge les traits de l'Amour, & il connoît ſon pouvoir. « Trop ſévere Bronte, dit-il, quelle eſt » ta fureur ? Si l'on puniſſoit les larcins » amoureux, le monde rentreroit dans le » chaos.... Eh pourquoi s'attriſter d'un » mal ſi commun? Quel Dieu n'a pas à ſe » plaindre du même affront que Vulcain ? » Daignez écouter mes conſeils, ô mon » maître ! Si Vénus vous étoit moins » chere, ſi ſes appas étoient moins néceſ-

» faires à votre bonheur, avec quelle in-
» différence ne verriez-vous pas dans ſes
» bras le dernier des habitans de l'Olympe?
» Modérez donc un reſſentiment qui vous
» en ſépareroit à jamais.... Et combien
» de douceurs ne mettra-t-elle point dé-
» ſormais dans ſes careſſes? Elle laiſſera
» tomber ſur vous quelque étincelle de
» cette ardeur qu'elle a pour ſon Amant;
» & le Dieu de la guerre, objet de votre
» haine, travaille plus que vous ne pen-
» ſez pour vos plaiſirs. Qu'il la voie en
» ſecret dans les inſtans où votre paſſion
» eſt fatiguée.... Vous, vous la poſſédez
» toute entiere. Mars déſire plus qu'il ne
» jouit; & cette certitude doit vous ven-
» ger de lui, dans le moment même où il
» vous offenſe ».

La peur & l'amour plaidoient plus éloquemment que Stérops dans le cœur de Vulcain : il craignoit Mars, il adoroit

Vénus ; mais Piracmon, plus modéré que Bronte, & moins indulgent que Stérops, vint changer ſes idées, au moment où il alloit ſe réſoudre à tout ſouffrir en ſilence. L'infidélité de Vénus étoit, ſelon lui, un aſſez petit malheur ; mais Phœbus, inſtruit de l'aventure, pouvoit la divulguer, & rendre Vulcain la fable de l'Olympe. Il devoit donc montrer qu'il éclairoit la conduite de ſon épouſe, & s'en venger enſuite par le mépris. Vulcain applaudit à cet avis, & ne s'occupe plus que des moyens de ſurprendre Vénus. Un filet inviſible eſt préparé, & les deux Amans ſe trouveront enchaînés au milieu de leurs plaiſirs.

Vulcain, obligé de paroître devant Vénus, craint le pouvoir de ſes regards. Son air ſombre & penſif inquiete la Déeſſe. Elle preſſent ſes ſoupçons, & s'efforce de les détruire. Vénus, la belle Vénus, eſſuie de ſes mains la ſueur de Vulcain, & lui

prodigue les noms les plus tendres. Prêt à céder, il n'oſe lever les yeux ; il ne ſauroit ni reſter, ni s'éloigner. « Qu'as-tu, cher » époux, lui dit Vénus, verſe tes peines » dans mon ſein ; je brûle de les connoître » pour t'en conſoler..... Tu gardes le » ſilence.... Malheureuſe ! je ne ſuis plus » aimée ! on repouſſe ma tendreſſe.... » Elle dit, & la perfide ſerre les mains du boiteux : elle attend en ſilence ſa réponſe... Mais que d'expreſſion, que de volupté dans ſes regards ! Encore animées du feu de l'amour qui vient de verſer ſur elle ſon nectar enflammé, ſes levres ont un éclat que Vulcain ne ſauroit ſoutenir. La Déeſſe qui voit ſon trouble, redouble ſes agaceries.... Mars n'a jamais reçu d'elle plus de careſſes.... *Ne ſuis-je donc plus Vénus*, dit-elle en verſant des larmes.... Et Vulcain eſt vaincu.... Il ſe précipite dans ſes bras.... L'attrait du plaiſir, le charme de la volupté, a chaſſé tout reſſentiment

de ſon ame; le projet de vengeance qu'il a formé lui ſemble un emportement barbare..... *Ah!* dit-il, *acheterai-je jamais trop cher ſes faveurs?*..... O doux plaiſir! que ne peux-tu point ſur les foibles mortels, ſi les Dieux même ne ſavent pas ſe défendre de ta puiſſance!..... Vulcain s'éloigne enfin, plus que jamais épris des charmes dont il ſe reproche amérement d'avoir voulu ſe priver. Il vole dans les cavernes brûlantes où ſe fabrique l'inſtrument de ſa vengeance, briſe le filet fatal, & le fait ſauter en mille éclats.... Mais l'impétueux Bronte vient rallumer ſon courroux; il lui peint comme autant d'outrages les careſſes qu'il a reçues de Vénus: & Vulcain, raſſaſié de volupté, conſent de nouveau à ſe venger d'un objet qui n'allume que foiblement ſes déſirs. L'enclume gémit ſous les coups redoublés du Cyclope; & l'ouvrage eſt preſſé avec tant d'ardeur, qu'il eſt preſqu'auſſi-tôt fini que

commencé. Le retz invisible étendu sur le lit de l'infidelle est fait avec tant d'art, qu'il échappe à la vue, & Vulcain pâlit de douleur, en songeant que l'excès du plaisir des deux perfides peut seul les embarrasser dans ses lacs *.

Cependant la Déesse soupire après son jeune Amant. O comme elle va se dédommager de sa contrainte ! Que de tendres caresses ne médite-t-elle pas pour enflammer davantage l'objet de ses désirs ! Mars auroit lieu de se plaindre, si l'Amour n'avoit pas gardé pour lui quelque faveur qui n'eût point été accordée à l'époux ; mais l'époux se trompe bien plus encore, s'il croit n'avoir rien à envier à l'Amant. Vulcain a trouvé sur les levres de Vénus

* Ferrante Pallavicino, dans ses œuvres choisies, a fait une dissertation pour expliquer de quelle maniere ce filet avoit pu se détendre.

le nectar qu'y tient en tout tems raſſemblé la ſimple fraîcheur de ſa bouche immortelle. Mars, lorſqu'il en preſſera les roſes, y pompera l'ame toute entiere de la Déeſſe.... Vulcain annonce à Vénus ſon départ pour Etna. Elle treſſaillit de joie; Mars eſt averti, & le jaloux ſe cache pour jouir de leur ſurpriſe. La Déeſſe des Amours vole au-devant de Mars; elle eſt dans ſes bras; elle excite & partage ſes déſirs : affamés d'amour & de jouiſſance ils s'enlacent, ils s'uniſſent; leurs ames ſe joignent ſur leurs levres humides; elles ſe preſſent comme leurs bouches * : la Déeſſe gémit, palpite, bondit ſous l'aiguillon de la volupté. Ses mouvemens tantôt lents, tantôt impétueux, répondent à ceux de ſon Amant fortuné : elle preſſe

---

* Adfigunt avidè corpus, junguntque ſalivas
Oris, & inſpirant preſſantes dentibus ora.
(LUCRET. IV.)

le combat, ſe meurt de plaiſir, rouvre ſes beaux yeux à la lumiere, pour combattre encore, & multiplier ſes careſſes..... Vulcain eſt témoin de ces tranſports dont il attendoit ſa vengeance.... Les Amans ne ſe ſont point approchés du lit qui devoit leur ſervir de priſon; ils n'en ſont pas moins heureux, & le mari, à la vue des beautés, des graces, des raviſſemens de ſon infidelle, eſt forcené de rage & d'amour.

Cependant les Amans veulent ſe livrer au repos, ſi doux lorſqu'il eſt appellé par les plaiſirs, & l'eſpoir de la vengeance ſe rallume dans le cœur de Vulcain. Ils s'avancent vers l'endroit fatal; le ſommeil s'inſinue dans leurs paupieres; Vénus cede la premiere à ſa douce violence, & Mars ſe laiſſe tomber dans ſes bras, en prononçant le nom chéri de la Déeſſe.... Mais ce n'eſt qu'au milieu de ſes embraſſemens

que le couple parjure peut ſe trouver enchaîné, & Vulcain ſe voit contraint de les déſirer. L'inſtant en arrive enfin.... Mars s'élance dans les bras de ſon Amante.... O pouvoir invincible des ordres du deſtin!... *Quelle force inconnue s'oppoſe à mes déſirs & me tient immobile*, s'écrie le Dieu de la guerre... *Ah!* dit Vénus, *je ſuis perdue, je reconnois l'ouvrage de mon époux....* Vénus gémit! Mars ne reſpire que la vengeance; & Vulcain, ſéduit par l'implacable Dieu du jour, court divulguer ſon déshonneur..... L'inſenſé pouſſe des cris ſi terribles, que l'Olympe en eſt ébranlé: en vain Vénus le ſupplie de la délier; le boiteux veut jouir de ſa honte, il ſera ſatisfait.... Et lequel des Dieux condamnera la Déeſſe de la beauté, & ne ſouhaitera pas plutôt d'être ainſi ſurpris avec elle?

Frappés du bruit qui attriſte les airs, les Immortels accourent tous à Lemnos. Les

Déeſſes ne ſont pas les dernieres à ſe montrer. Au ſpectacle qu'elles découvrent, elles ſont forcées de détourner la vue; mais non ſans parcourir d'un coup-d'œil le lieu de la ſcène. Obligées de le quitter par décence, elles feignent d'être arrêtées dans leur fuite, &, ſous prétexte de chercher à s'éloigner plus promptement, reviennent ſur leurs pas. Les Dieux entourent le lit où ſont les Amans; & Vulcain prend un plaiſir ſtupide à les voir attroupés ainſi.... — Hélas! pauvre Vulcain! ils ne veulent que te railler, & parcourir mille appas, en feignant de s'étonner que des retz qui échappent à la vue arrêtent le Dieu de la guerre: tous l'envient *; les uns le félicitent à l'oreille d'un bonheur dont ils voudroient jouir au même

* . . . . . Illi jacuere ligati
Turpiter; atque aliquis de dîs non triſtibus optet
Sic fieri turpis. Superi riſere. (Ovid. *Metam.* IV. 5.)

prix ; d'autres consolent Vénus.... « Ah ! » lui disent-ils, ce n'est pas vous qu'il » faut plaindre en ce moment ; c'est Vul- » cain qui montre à tous les Dieux la » preuve de vos justes mépris ; c'est nous » sur-tout qui allons être consumés de » désirs, & payer bien cher notre curio- » sité ».

La Déesse, éperdue de honte, repousse les consolateurs, & les hait pour leurs froides railleries. Les roses de son teint se sont évanouies, & la pâleur à pris leur place. Elle cache sa tête dans le sein de Mars, & dérobe son charmant visage aux regards importuns des curieux. Mais le jeune Dieu, sûr qu'il n'est aucun des immortels qui ne voulût être à sa place, lance un regard fier & malin sur le boiteux ; & tous les Dieux rient de la peur de Vulcain que les chaînes de Mars rassurent à peine. Le seul Saturne, Divinité triste

& ſévere, comme il convient aux vieillards, jure que ſi le ſceptre du monde étoit encore entre ſes mains, ce ſeroit fait des coupables. Jupiter plus indulgent, par le ſouvenir de ſes propres amours, ſourit, & dit : *Quand on veut plaire il faut être aimable. Vulcain n'a point de droits de ſe plaindre.* Cet arrêt, prononcé par le pere des Dieux & des Hommes, déſeſpere le boiteux qui maudit ſa vengeance; & les Dieux ſe retirent. Mercure reſte ſeul pour exécuter l'ordre de rendre la liberté aux deux Amans..... Que de larcins ne furent point faits à Vénus par le fils de Jupiter!.... Cependant, plus adroit que les autres Dieux, il hâta ſa délivrance, & la Déeſſe de la beauté n'a point tardé à le payer de ſes ménagemens. Vénus, qui mépriſe plus que jamais ſon époux, n'eſt plus retenue par la crainte de voir ſes aventures divulguées, & n'écoûte que ſes déſirs : elle ne ſe borne pas

même à satisfaire ceux des Dieux; de simples mortels ne lui paroissent point indignes de ses faveurs : elle ne rebute que le seul Vulcain; & le fruit qu'il a recueilli de son indiscrétion, est d'être haï plus qu'il ne l'étoit auparavant; digne & commun salaire de ces sortes de vengeances.

LICÉRIDE,

OU

LES NETTURALES*.

LICÉRIDE entra bruſquement dans ma chambre. L'égarement de ſes yeux, la précipitation de ſes mouvemens, le déſordre de ſa chevelure & de ſes habits;

* Perſonne n'ignore que certains Temples étoient devenus, chez les Romains, de vrais lieux de proſtitution. « On ſait à préſent, dit Juvenal, ce » qui ſe paſſe aux myſteres de la bonne Déeſſe, » quand la trompette agite ſes Menades, & lorſque » également, ivres de ſons & de vins, elles font » voler en tourbillons leurs cheveux épars, & » heurlent à l'envi le nom de Priape. Quels tranſ- » ports! quelle fureur! Safella, la couronne en » main, provoque les plus viles Courtiſannes, &

tout annonçoit en elle une agitation extraordinaire. J'étois encore au lit : elle s'assit près de moi; elle m'embrassoit; elle vouloit parler; mais elle étoit trop émue,

---

» remporte le prix offert à la lubricité; mais à » son tour elle rend hommage aux ardeurs de » Médulline. Celle qui triomphe dans cet odieux » conflit est censée la plus noble. Là rien n'est » feint : les attitudes y sont d'une telle vérité, » qu'elles auroient enflammé le vieux Priam & l'in- » firme Nestor. Déja les désirs veulent être assou- » vis ; déja chaque femme reconnoît qu'elle ne » tient dans ses bras qu'une femme, & l'antre re- » tentit de ces cris unanimes : Il est tems d'intro- » duire les hommes. Mon Amant dormiroit-il? » Qu'on l'éveille! Point d'Amant? Je me livre aux » esclaves : point d'esclaves? Qu'on appelle un ma- » nœuvre : à son défaut l'approche d'une brute ne » l'effrayeroit pas ». (L. 11, Sat. VI, 314, 334). Le Temple de la commode Isis (*Isiaca sacraria lena*, ibid. 489) n'étoit pas moins connu pour être l'asyle de la galanterie, de l'amour & de la débauche.

Tout le monde a lu l'histoire de ce Romain, qui,

&

& ſa bouche ne proféroit que des ſons mal articulés. J'aime tendrement cette aimable enfant ; je crus qu'elle venoit d'eſſuyer quelque diſgrace ; j'eſſayai par mes careſſes de lui rendre la tranquillité. Peu à peu elle ſe remit enfin ; & dès qu'elle eût recouvré la faculté de parler..... « Ah! » ma chere Leucoſie, s'écria-t-elle, que » j'ai de choſes à vous apprendre! Hier au » coucher du Soleil, il me ſemble voir

---

ſous le nom d'Anubis, abuſa d'une femme qu'il aimoit. Cette anecdote a donné à Pallavicino, le ſujet de ſon petit Roman, intitulé : *La Pudicitia Schernita*, qui nous a paru peu intéreſſant. Le Conte ſuivant eſt dans le même genre, mais plus piquant peut-être, parce qu'il eſt moins diffus. La ſcene eſt ſuppoſée dans le Temple où ſe célébroient les Nocturales inſtituées par Néron. On ſuppoſoit que le Dieu lui-même venoit initier à ſes myſteres les Dames Romaines qui y accouroient en foule. Ce Conte a déja paru comme un fragment traduit du latin. Il eſt ici fort changé.

» Biblis : elle s'approche de moi d'un air » myſtérieux : elle m'enveloppe la tête » d'un voile blanc, & m'ordonne de la » ſuivre. Vous ſavez quelle eſt ma con- » fiance en elle ; j'obéis ſans héſiter : nous » traverſons Rome juſqu'aux eſquilies : » nous entrons dans une rue étroite & » détournée ; le peu de jour, qui nous » avoit éclairées juſques-là, nous aban- » donne ; le ſilence de Biblis, l'ignorance » des lieux, la nuit épaiſſe qui m'environ- » noit, me pénétroient d'une horreur ſe- » crete.... Où me conduiſez-vous, chere » Biblis? Elle ne me répond rien ; une » porte s'ouvre, & nous deſcendons à » tâtons par un degré tortueux dans un » ſouterrain obſcur.

» O ma chere Leucoſie ! de quelle » frayeur j'étois pénétrée ! Biblis me guide » quelque tems dans l'obſcurité ; vous » êtes dans le Temple d'un Dieu, me dit-

» elle, gardez-vous, quoi qu'il vous ar-
» rive, de troubler pas vos cris la célébra-
» tion des myſteres.... Elle dit & s'éloigne
» de moi.... Je reſte immobile, je ne ſa-
» vois que penſer. De quelle nature ſont
» donc les myſteres qui ſe célebrent ici,
» me diſois-je à moi-même? Pourquoi les
» couvrir d'une nuit ſi épaiſſe?... Mais
» les Dieux ne veulent qu'être adorés:
» reſpectons leurs ſecrets : je ſuis dans
» leur Temple.... Biblis m'aime trop pour
» m'expoſer à quelque danger.....

» Cependant je prêtois l'oreille pour dé-
» mêler quelque bruit qui ſervît à diriger
» mes pas.... Du ſein du ſilence qui régnoit
» autour de moi, il s'échappoit des ſoupirs;
» non de ces ſoupirs que nous arrache la
» douleur.... Ils alloient juſqu'à mon
» ame; mais ils y laiſſoient moins de com-
» paſſion, qu'une émotion douce qui ſem-
» bloit porter du feu dans mes veines....

» Un petit bruit s'eſt fait entendre ; il ſem-
» bloit celui d'un pas léger & ſuſpendu.....
» Il s'approche de moi : on prend une de
» mes mains. Vous connoiſſez ma timi-
» dité, chere Leucoſie : ſeule dans un
» lieu où tout me paroiſſoit incompréhen-
» ſible, quand j'ai ſenti qu'une main ſai-
» ſiſſoit la mienne.... Ne devois-je pas
» crier ?... Cependant j'ai gardé le ſilence
» pour ne pas déſobéir à Biblis ; mais je
» me ſuis efforcée de me dégager.... Pour-
» quoi me fuis-tu, charmante Licéride ?
» me diſoit une voix à demi contrainte,
» trop forte pour être celle d'une femme,
» mais ſi harmonieuſe & ſi touchante, que
» ce ne pouvoit être celle d'un mortel.
» Pourquoi me fuis-tu ? crains-tu mes ca-
» reſſes, mes tranſports ? Je ſuis le Dieu
» que l'on révere dans ce Temple. Je dé-
» daigne les victimes & l'encens qu'on
» offre ſur mes autels ; je n'aſpire qu'au
» bonheur d'être aimé de toi.

» Vous êtes un Dieu, ai-je repris encore » plus effrayée? Eh! qu'exigez-vous de » moi, hors le reſpect & la crainte? — De » l'amour, belle Licéride.... Ah! le reſ- » pect & la crainte, que me ſont-ils? Que » m'eſt l'immortalité au prix de ton cœur? » Licéride ne trouble pas le bonheur d'un » Dieu qui t'adore, & ſois heureuſe par » lui....

» Jugez de mon embarras, ma chere » Leucoſie; que pouvoit répondre une » jeune fille à un Dieu puiſſant qui la » preſſoit? Car je ne doute point que ce » ne ſoit un Dieu.... Oh! il n'y a rien d'hu- » main dans toute mon aventure.... Ce- » pendant je lui ai dit..... Vous êtes un » Dieu, mon cœur me l'apprend; jamais » l'approche d'aucun mortel ne m'a frappé » du ſaiſiſſement que j'éprouve; mais » votre puiſſance m'alarme plus qu'elle ne » me raſſure.... Eh! comment m'abuſe-

» rois-je ſur le pouvoir de mes charmes?
» Qu'ai-je à prétendre ſi je me livre à vos
» tranſports? Jouet infortuné de vos déſirs
» d'un moment; demain je vous ſerai in-
» différente, peut-être odieuſe..... Ah!
» les ſermens de l'amour n'engagent pas
» plus les Dieux que les Hommes. — Licé-
» ride, chere Licéride, ne me force pas à
» déteſter la grandeur ſuprême; j'en jure
» par l'immortalité, par toi, par ta beauté,
» par mes tranſports; je t'aime comme on
» n'aima jamais, & toi ſeule peux faire
» mon bonheur..... Mais Licéride eſt
» muette, & mes feux ne conſument que
» moi!... O deſtin barbare! je n'avois que
» trop prévu mon malheur.... Licéride,
» j'ai combattu long-tems pour ne pas
» vous montrer un amour inutile; mais ſa
» propre violence l'a vaincu.... Junon me
» favoriſera-t-elle donc en vain? Chere
» Licéride, c'eſt elle qui, ſous la forme
» de Biblis, t'a conduite ici, dans ces

» lieux qui pourroient être pour nous le
» Temple de l'amour & de la volupté, &
» où je ne trouve que la douleur & les
» regrets.... O ma Licéride! Suis-je donc
» réduit à implorer ta pitié?....

» Bonne Leucoſie ! Le Dieu en me
» parlant ainſi m'enlaçoit dans ſes bras.
» Mon trouble.... Ah! mon trouble étoit
» extrême ; un baiſer qu'il m'a donné a re-
» doublé mes agitations ; j'ai voulu m'é-
» chapper de ſes bras ; mais hélas ! le feu
» de ſes levres avoit déja paſſé dans mon
» cœur.... Je m'efforçois de me dérober
» à ſes baiſers, ô Leucoſie.... & je ne
» trouvois de force que pour y répondre....
» Le Dieu a trop bien deviné le déſordre
» de mes ſens ! Quels tranſports ! quelles
» careſſes !... C'eſt le nectar, c'eſt l'am-
» broſie qu'il portoit ſur mes levres ; &
» je vous l'avoue, ſi les déſirs de mon
» Amant n'euſſent pas conduit plus loin

» ſes efforts, mes bras n'en auroient fait
» que pour le retenir.... Mais hélas! que
» n'a-t-il point entrepris?.... Arrête,
» cruel! qu'oſes-tu? Ah! qu'oſes-tu?....
» Vous ſavez ſans doute inſpirer de la foi-
» bleſſe; mais pourquoi me ſéduire? Je
» ſuis innocente; vous êtes un Dieu;
» ſoyez généreux..... Laiſſez-moi vous
» fuir. — Me fuir, ingrate! moi qui quitte
» les cieux pour toi!.... Ah! s'il étoit
» de plus grands ſacrifices, avec quelle
» ardeur je te les offrirois! Montre-moi
» des ſentimens plus doux, ô Licéride!....
» Eh quelle mortelle pourroit me les re-
» fuſer. — Ah! nulle autre ne vous ai-
» mera plus que moi... (Chere Leucoſie,
» je n'ai pu m'empêcher de lui parler
» ainſi; & c'eſt bien vrai...). J'en atteſte
» les Dieux que je crains; je ne reſſentis
» jamais ce que vous m'inſpirez. — Tu
» m'aimes, Licéride! tu m'aimes! Ah!
» dis-le mille fois! répete-le ſans ceſſe....

» Leucoſie ! quelle ardeur a ſuccédé à ces
» mots ! J'ai fait ce que j'ai pu pour lui
» réſiſter.... Hélas ! il ne me laiſſoit pas
» même la force de lui adreſſer des re-
» proches.... Eh ! que pouvois-je faire ?
» C'eſt un Dieu ; je ne ſuis qu'une foible
» mortelle.....

» Comment vous les exprimer, chere
» Leucoſie, ces careſſes délicieuſes de
» mon Amant ?... Il n'eſt donné qu'aux
» Dieux ſans doute d'être ſi tendre !... Il
» m'aimera toujours, il en a juré par le
» Stix..... Ah ! diſoit-il, que devien-
» drois-je ſi j'allois te perdre ? Quel déſeſ-
» poir de ne pouvoir mourir, ſi tu ſubiſſois
» le ſort des autres mortelles !... Il y va
» de mon repos ; le maître des Dieux ne
» me refuſera pas cette grace ; tu jouiras
» de l'immortalité, dont tes appas t'ont
» rendue digne. — Quoi je ſerois immor-
» telle ! cher Amant ; je t'aimerai donc

» toujours ?.... Comme je prononçois ces
» mots, un bruit ſourd s'eſt fait entendre;
» le Dieu s'eſt dérobé de mes bras : je te
» quitte, ô Licéride, m'a-t-il dit ; mais
» c'eſt pour te revoir bientôt, & te revoir
» immortelle : *J'en vais parler à Jupiter.....*
» & dans le moment il s'eſt retiré.

» Quelle ſéparation ! Ah ! Leucoſie,
» que j'ai ſouffert ! Tous les plaiſirs m'ont
» abandonnée avec mon Amant, & des
» remords.... oui, des remords ſe ſont
» fait ſentir alors. Sans doute la vertu ſe
» plaint toujours, & la pudeur s'alarme
» même des plaiſirs innocens..... Mais
» maintenant je ne me reproche rien ;
» c'eſt un Dieu dont j'ai couronné l'a-
» mour; c'eſt à titre d'épouſe : j'ai pour
» garants de ſa foi ſes ſermens ; j'ai ſa can-
» deur & ſa tendreſſe..... Il m'avoit à
» peine quittée, lorſqu'une voix inconnue
» m'appella par mon nom. Je me ſuis

» avancée : on m'a tendu la main, & je » ſuis ſortie du Temple ».

Licéride finit ainſi ſon récit. Elle cherchoit dans mes yeux à pénétrer ma penſée ; j'héſitois ſi je devois la déſabuſer, prévoyant combien il alloit lui en coûter de larmes. Je ſongeois à me tirer de cet embarras, lorſqu'on frappa à la porte à coups redoublés : Licéride y courut.

C'étoit Biblis qui s'annonça bientôt elle-même par des battemens de mains & de grands éclats de rire. Elle ſauta au col de Licéride. « Nous avons donc une Déeſſe » de plus, lui dit-elle en l'accablant de » careſſes ? L'Olympe ne pouvoit, en » vérité, faire une meilleure conquête. » Entrez, Dieu charmant, ajouta-t-elle en » parlant à un jeune homme qui étoit » reſté ſur la porte : venez jurer de nou- » veau à votre Déeſſe, tout votre amour,

» & lui confirmer le don de l'immorta-
» lité » ?

Élius, jeune Sénateur Romain, étoit le Dieu de l'aventure; il avoit long-tems aimé Licéride ſans ſuccès; les Netturales lui avoient donné l'idée d'une ruſe que la crédulité de ſon Amante avoit favoriſée. Il vint ſe précipiter aux pieds de la belle abuſée, qui comprenoit enfin combien elle avoit été priſe pour dupe. La pudeur & la honte couvroient ſes joues de rougeur, & le dépit les baignoit de larmes. Elle vouloit éclater en reproches; elle vouloit ſe débarraſſer des bras de ſon Amant; mais ſes forces l'abandonnent. « Puniſſez-moi, prenez ma vie, diſoit » Élius en la ſerrant étroitement : je vous » ai trompée; mais je vous aimois, je » vous aimerai toujours : vous me mépri-» ſiez, j'étois déſeſpéré ».

Tandis qu'Élius tâchoit ainſi d'appaiſer

ſon Amante, nous réfléchiſſions, Biblis & moi, combien l'ambition ou la vanité aident à l'amour, & quels avantages ont les Dieux & les Grands pour ſe faire chérir des belles..... Cependant les pleurs de Licéride commençoient à ſe ſécher : Élius parloit bien; il étoit aimable; il ſoupiroit; il verſoit des larmes; les ſouvenirs plaidoient en ſa faveur : la belle étoit tendre; la colere dure peu dans un jeune cœur..... La volupté & l'amour eurent bientôt noué le raccommodement.

DIANE ET ENDYMION*.

LAS de la fatigue qu'il avoit eſſuyée pendant le jour, Endymion dormoit ſur un lit de gazon & de fleurs : il dormoit ; & tandis que les zéphirs le caroiſſoient & tempéroient pour lui les ardeurs de l'été,

* Ce Conte eſt l'imitation d'un épiſode de la *Secchia rapita d'Aleſſandro Taſſoni*. Il ſe trouve au huitieme chant. Le Poëte ſuppoſe que des Ambaſſadeurs venus de la part des Boulonnois au camp de ceux de Modene, ſont menés dans la tente de Renoppia, qui, pour les amuſer, envoie chercher l'aveugle Scarpinel, qui eſt Poëte & Muſicien. Il accorde ſa harpe, & chante l'hiſtoire du bel Endymion. Nous citerons dans les notes les vers les plus remarquables de cet épiſode.

de petits Amours deſcendus dans le lieu où il ſe livroit au repos, lui avoient ôté ſon cor & ſon carquois, & folâtroient autour de lui. Les yeux d'Endymion, quoique fermés, & l'éclat de ſa beauté les avoient trompés : ils croyoient voir Cupidon leur frere.

Sa belle chevelure, éparſe & agitée par l'air, retomboit en pluie d'or ſur ſes joues. Les petits amours accouroient d'un air empreſſé, pour les écarter de ſon beau viſage, & les raſſembloient. Les fleurs qu'ils avoient cueillies près d'Endymion, prenoient ſous leurs doigts mille formes charmantes. C'étoit une couronne qu'ils faiſoient pour ſa tête ; c'étoient des guirlandes & des bouquets pour ſon ſein ; c'étoient des chaînes pour ſes pieds & ſes mains d'albâtre *.

* Sventolando il bel crine a l' aura ſciolto,
Ricadea ſu le guance in nembo d' oro ;

Si l'on eût comparé la pivoine ou la vermeille anémone avec ſa bouche amoureuſe, & le lys ou la roſe avec la fraîcheur de ſes joues, ſes joues l'auroient emporté ſur le lys ou ſur la roſe; la pivoine & la vermeille anémone euſſent cédé au coloris de ſa bouche amoureuſe. Le vent faiſoit ſilence; l'onde murmuroit plus doucement; aucun ſouffle n'agitoit les fleurs dont les gazons étoient émaillés; l'air, la terre & l'eau ſembloient tous dire en ſe taiſant : *Voici l'Amour qui dort* *.

V' accorean gli Amoretti, e dal bel volto
Quinci, e quindi il partian con le man loro;
E de' fiori onde intorno avean raccolto
Pieno il grembo, teſſean vago lavoro,
A la fronte ghirlanda, al piè gentile
E a le braccia catene, e al ſen monile.

* Taceano il vento, e l' onda, e da l' erboſa
Piaggia non ſi ſentia mover bisbiglio;
L' aria, l' acqua, e la terra in varie forme
Parean tacendo dire, ecco Amor dorme.

Lorſque

Lorſque dans les plaines du ciel, où le grand Taureau s'enflamme aux rayons lumineux de tant d'aſtres, les filles d'Atlas, les blanches Pleyades font étinceller l'or de leur chevelure; la plus grande & la plus belle de ces brillantes ſœurs, fait pâlir par ſa ſplendeur celles qui l'environnent.... Tel, parmi les herbes & les fleurs de la ſaiſon, Endymion paroiſſoit au milieu des Amours, quand, déja toute environnée des rayons du ſoleil deſcendu dans les bras de Thétis, la Déeſſe, qui nous guide au milieu des ténebres de la nuit, tirant le rideau qui couvroit la ſcene du monde, regarda les campagnes muettes & ſolitaires. Au moment où elle répandoit ſur les violettes la roſée & la fraîcheur, ſes yeux s'arrêterent ſur l'endroit où dormoit Endymion. Un déſir curieux s'empare de ſon ame, & elle deſcend du ciel....

Les Amours diſparoiſſent épouvantés à

l'aſpect de la Déeſſe ; & Diane ſe voyant ſeule avec un jeune homme qui dormoit, preſſe moins ſes pas, s'arrête & regarde. Le ſouvenir de ſa virginité réprime ſa hardieſſe. La curioſité & la pudeur la tiennent en ſuſpens ; déja elle a fait un pas pour ſe retirer ; mais la beauté d'Endymion la rappelle *.

Diane ſent bientôt paſſer de ſes yeux dans ſon cœur, un feu qui s'empare de ſon ame, où il fait naître le déſir. Elle s'approche peu à peu, mais tant, qu'enfin elle s'aſſied à côté du berger. Là, des fleurs

---

* Sparvero i pargoletti, a l' apparire
De la Dea ſpaventati ; ed ella quando
Vide il giovane ſol quivi dormire,
Ritenne il paſſo, e ſi fermò guardando.
L' oneſtà verginal frenò l' ardire,
E negli atti ſoſpeſa, e vergognando,
Avea già, per tornare, il piè rivolto,
Ma richiamata fu da quel bel volto.

que les petits Amours avoient en ſe jouant treſſées de mille manieres, Diane couronne ſon front, elle en pare ſon ſein.... Déeſſe que faites-vous? c'eſt un poiſon, c'eſt un feu dévorant que vous y portez *.

Les fleurs attirent la main, la main attire les baiſers : Diane en imprime de brûlans ſur les joues du bel Endymion, ſur ſes yeux, ſur ſa poitrine.... & c'eſt avec une telle ardeur, ſes levres ont tant de peine à ſe détacher, que le jeune berger s'éveille en ſurſaut. Ébloui de la majeſté qui rayonne ſur le viſage de la Déeſſe, il reſte tremblant

* Senti pergli occhi al cor paſſarſi un foco
Che d' un dolce deſio l' alma conquiſe.
Givaſi avvicinando a poco a poco,
Tanto ch' al fianco del garzon s' aſſiſe;
E di que' vaghi fior ch' avean per gioco
Gli Amoretti intrecciati in mille guiſe,
S' incoronò la fronte, e adornò il ſeno,
Che tutti fur per lei fiamma, e veleno.

de reſpect & de crainte, il veut ſe lever pour ſe proſterner à ſes pieds; mais la Déeſſe l'arrête & le retient embraſſé.

« Beau dormeur, dit-elle, que crains-
» tu? que regardes-tu? Je ſuis Diane que
» l'Amour, le haſard & le deſtin conduiſent ici. J'y viens repoſer avec toi ſur
» ce gazon. Ne te trouble point, ô charmant mortel! Aſſeois-toi; ſonge ſeulement à cacher dans l'ombre & le ſilence
» de la nuit, l'ardeur que je te fais connoître, ou crains la colere d'une Divinité puiſſante.

» O vous qui êtes l'œil du monde; vous
» ſur qui s'imprime le flambeau du ſoleil,
» belle Phœbé, lui répond Endymion, je
» ne ſuis qu'un ſimple berger; mais ſi vous
» daignez ſignaler ſur moi votre puiſſance,
» & me tirer de la condition des mortels,
» ſoyez aſſurée de ma foi pure & ſincere;

» je ne ceſſerai de brûler pour vous : & ce
» voile blanc, que mon pere Etlio donna
» autrefois à ma mere Calicé, vous ſera
» un gage de ma conſtance ».

En diſant ces paroles, il détache un voile blanc brodé de perles, dont ſes épaules étoient couvertes, & le préſente à la belle Déeſſe. Toute crainte eſt ſortie de ſon cœur que l'amour enflamme : ce n'eſt plus une divinité qu'il voit ; c'eſt ſon amante ; & comme une fleur, qui languit au premier ſouffle de Borée, il ſe laiſſe tomber dans les bras de la fille de Jupiter *.

La vigne ne ſerre pas ſi étroitement l'ormeau ſon infertile mari, & le lierre

* Porſe in dono a la Dea ch' ogni riſpetto
Già ſpinto avea del cor tutto infiammato ;
E come fior che langue, allor ch' agghiaccia,
Si laſciava cader ne le ſue braccia.

tortueux n'embraſſe pas le pin avec plus de vigueur ; que ces Amans conſumés de déſirs ſe preſſent dans leurs bras. Leurs langues dardent des traits enflammés qui pénetrent leurs cœurs, mais dont l'Amour adoucit la bleſſure *. Paroles, regards, baiſers, ſoupirs ; careſſes, enlacemens voluptueux, tout les aſſure d'une ardeur mutuelle, & les enivre des délices que connoiſſent ſeuls les Amans heureux..... La Déeſſe leve au ciel ſes beaux yeux, accuſe les aſtres & les élémens de l'erreur où elle a été juſqu'alors ; & regrette ces jours trop longs qu'elle a perdus à la pour-

* Vite così non tien legato, e ſtretto
L' infecondo marito olmo ramoſo,
Nè con sì forte, e sì tenace affetto
Strigne l' edera torta il pino ombroſo ;
Come ſtrigneanſi l' uno a l' altro petto
Gli amanti acceſi di deſio amoroſo.
Saettavan le lingue intanto il core
Di dolci punte che temprava Amore.

ſuite des bêtes ſauvages, au lieu de les conſacrer à l'Amour.

« Inſenſée que j'étois, dit-elle ! quelle » erreur m'égara le jour où je pris l'arc & » m'enfonçai dans les bois ! Combien » d'années conſumées à ce pénible exer- » cice, qui ne renaîtront jamais pour » moi ! O courſes folles & inutiles ! ô mo- » mens ſans nombre que j'ai perdus ſans » fruit ! qu'il eût bien mieux valu pour » moi ſuivre l'Amour que les habitans des » forêts !.... Maintenant, hélas ! je con- » nois ma faute ; je voudrois la réparer ; » mais le cruel deſtin s'y oppoſe..... » L'avenir me reſte ſeul. Il eſt du moins » en ma puiſſance. Gardons-nous d'avoir » encore à regretter une perte ſi précieuſe ! » Profitons de tous ces momens ſi ra- » pides.... Mais que l'air & la terre & la » mer entendent ce que j'ai réſolu ! Que » la loi que je vais prononcer exerce ſon

» pouvoir ſur moi & ſur mon ſexe, auſſi
» long-tems que le Soleil fournira ſa car-
» riere !.... Je veux, j'ordonne que ſous
» le ciel qui eſt en ma puiſſance, jamais
» une femme douée de quelque beauté,
» ne conſente à paſſer ſa vie ſans connoître
» l'amour, ſans ouvrir ſon cœur à cette
» douce paſſion. Toutes celles qui ſe van-
» teront déſormais d'être inſenſibles, tra-
» hiront la vérité, ou tairont les mépris
» dont elles ſeront la victime * ».

---

* O paſſi erranti, e vani, e male inteſi,
Come al vento vi ſparſi, e vi gettai !
Quant' era meglio queſti frutti corre,
Ch' a riſchio il piè dietro a le belve porre !

Or conoſco il mio fallo, e farne ammenda
Vorrei poter, ma 'l Ciel non me 'l conſente :
Reſtami ſol, che del futuro i' prenda
Penſier, di cui mai più non ſia dolente.
Però l' aria, la terra, e 'l mare intenda
Quel che di terminar già fiſſo ho in mente,
E la legge ch' io fo, duri col Sole
Sovra me ſteſſa, e la femminea prole.

ANASILIS ET MYSICLÉE.

ANASILIS eut en partage tous les dons de la nature. Vénus, de ſes mains divines, forma ſon charmant viſage d'après celui de ſon fils; les Graces compoſerent tous ſes mouvemens, & l'Amour, qui, le premier anima ſon cœur, y fit couler cette flamme ſubtile qui donne la vie à tous nos plaiſirs.

Io ſtabiliſco che non copra il Cielo
Ch' io governo, mai più femmina bella;
. . . . . .
. . . . . .
Che ſopporti con caſto, e puro zelo
Finir la vita ſua d' Amor ribella,
E che ſtia intatta di sì dolce affetto,
Se non mentitamente, o al ſuo diſpetto.

Anaſilis habitoit Sybaris. Qui ne connoît la moleſſe où cette Ville eſt plongée ? Ce bel enfant devint l'objet des déſirs de toutes les jeunes Sybarites. Elles éprouverent pour lui des ſentimens preſque inconnus à Sybaris ; la langueur ſe peignit dans leurs yeux ; des ſoupirs leur échapperent ; pour la premiere fois elles n'oſerent dire ce qu'elles déſiroient. Anaſilis ſe contenta de les plaindre ſans ſonger à les guérir. L'amour ſeul a de longues peines & de longs plaiſirs, & l'amour n'eſt pas connu à Sybaris ; auſſi les filles n'y ſoupirent pas long-tems ; le plaiſir qu'elles rencontrent & qu'elles ne cherchoient point, les dédommage de celui qu'elles cherchoient & ne rencontroient pas. Elles ſe conſolerent donc de la froideur d'Anaſilis.

L'âge vint enfin où il ſentit à ſon tour les déſirs qu'il avoit inſpirés. Alors il regretta de n'avoir pu entendre les jeunes

Sybarites, & ſe plaignit de n'avoir point connu ſon bonheur. « Je vais aimer, di-
» ſoit-il, je ne le ſens que trop. Sans doute
» quelqu'une de ces jeunes beautés eût
» fait ma félicité : mais j'ai rejetté leurs
» vœux, qui voudra déſormais m'écou-
» ter ».

Qu'il connoiſſoit peu les filles de Sybaris! A peine ſes regards tomberent ſur elles, que tous les yeux ſe fixerent ſur lui. Tous les Amans furent quittés pour Anaſilis, & s'en affligerent peu. Anaſilis ne s'en réjouit guere davantage. Né tendre & délicat, c'étoit un cœur libre & ſenſible qu'il vouloit toucher. Mais il vit bientôt que ce n'étoit point à Sybaris qu'il falloit eſpérer le rencontrer. Ce rapport de ſentimens, cette union des ames qui fait jouir deux Amans de toute leur tendreſſe, en leur aſſurant ſa durée, ne pouvoit ſe former entre ſon cœur & des cœurs

corrompus. Mais où le chercher ce bien précieux ? . . . Anaſilis en déſeſpéra, & la ſombre mélancolie dont cette idée le pénétra, mit en danger ſes jours. Ce fut toi, belle & tendre Myſiclée, qui rendis à la vie ce jeune homme affamé d'amour !

Élevée dans un réduit écarté, au milieu de perſonnes de ſon ſexe, Myſiclée étoit deſtinée à devenir la proie d'un vieux voluptueux, qui lui laiſſoit ignorer qu'il exiſtoit des hommes. Il ſe réſervoit d'inſtruire cette jeune beauté. Avide de jouir, du moins un inſtant de ſa ſurpriſe, lorſque la ſaiſon des déſirs ſeroit arrivée pour elle; il eſpéroit l'émouvoir en l'étonnant. Anaſilis conduit par le haſard, apperçut un jour Myſiclée. Son cœur vola vers elle. L'innocence reſpiroit dans les bras de cette enfant, & ſa naïve ſimplicité diſoit aſſez qu'elle étoit ſenſible. Anaſilis voit & ſoupire : Anaſilis eſt amoureux & le ſent.

Parmi les femmes à qui Myſiclée étoit confiée, ſe trouvoit Myſéide; elle avoit élevé Anaſilis. Le jeune amoureux la gagna aiſément; &, grace à ſes ſoins, Myſiclée ſouſtraite aux déſirs du vieillard, fut conduite dans une maiſon charmante où commandoit Anaſilis. « J'adore Myſiclée, di-» ſoit-il à Myſéide, je l'adore; je brûle de » la voir & d'en être vu, & je n'oſe me » montrer. Aucun homme ne s'eſt encore » offert à ſes regards; ma vue lui cauſe-» roit peut-être plus d'effroi que de ſur-» priſe.... Ah! je n'oſe, je n'oſe me mon-» trer. — Et de quel effroi parlez-vous, » diſoit la vieille nourrice? Mon ſexe eſt-» il donc ſi changé depuis mes jeunes ans? » A l'âge de Myſiclée, votre vue ne m'au-» roit pas effrayée le moins du monde; je » m'en ſouviens bien. Voyez cette belle » enfant; faites-lui une douce habitude » de vous voir. — Non, chere Myſéide, la » réſolution en eſt priſe; je ne paroîtrai

» point devant elle que je ne ſois sûr qu'elle » déſire ma préſence..... Secondez mes » vues. Nous lui en inſpirerons peut-être » la curioſité du moins. Vous ſavez qu'on » m'a repréſenté dans mes jardins avec les » attributs de l'amour. Faites placer cette » ſtatue dans un de vos boſquets. C'eſt là » qu'il faut conduire Myſiclée, lui ap- » prendre qu'il eſt un autre ſexe que le » ſien, lui parler de l'amour, lui vanter » ſes bienfaits, ſa puiſſance..... Ah! » Myſéide, dites-lui que tout l'Univers » lui doit ſon bonheur. Peut-être ſera-t- » elle attendrie, en retrouvant en moi les » traits de ce Dieu dont vous n'aurez ceſſé » de lui parler ».

Myſéide applaudit au ſtratagême; & le projet d'Anaſilis eſt exécuté. Sa ſtatue eſt placée dans un boſquet; on y conduit Myſiclée: Anaſilis caché ſous un épais feuillage, obſerve tous ſes mouvemens; il la

voit treſſaillir, & l'eſpoir fait palpiter ſon cœur. « Myſéide, dit la jeune Myſiclée, » que vois-je? Ah! que vois-je? aucune » de nous ne reſſemble à cette image charmante..... C'eſt l'Amour, répondit » Myſéide; c'eſt un Dieu doux & bienfaiſant qui anime la Nature; il paroît & » les vents s'enfuient; les nuages ſon diſſipés; la terre s'émaille de mille couleurs; » le ciel devenu ſerein, répand au loin la » plus vive ſplendeur; c'eſt lui qui féconde l'haleine des zéphirs, qui unit » les habitans de l'air, & les troupeaux » qui bondiſſent de joie en reſſentant ſes » atteintes *; c'eſt lui qui répand ſur ces

---

* Te, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum; tibi ſuaves dœdala tellus
Summittit flores; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuſo lumine cœlum.
Nam ſimul ac ſpecies patefacta eſt verna diei,
Et reſerata viget genitabilis aura favoni;

» fleurs qui ornent votre ſein, la fraîcheur,
» le coloris, les parfums; c'eſt à lui que
» vous devez ces jardins, cette verdure....
» tout juſqu'à votre beauté.... Tels ſont
» les traits ſous leſquels il ſe montre, ce
» bienfaiteur du monde, quand il daigne
» ſe communiquer aux mortels? — O ma
» bonne! ne le verrai-je donc jamais?
» Que faut-il faire pour y parvenir? Ce
» que vous me dites m'inſpire du trouble
» & du plaiſir: que ſeroit-ce donc ſi je le
» voyois ce Dieu! qu'il eſt beau! quels
» regards! il me ſourit: ah! ma bonne,
» il eſt bien plus beau que nous »!

Myſiclée découvre ſans ceſſe de nouveaux charmes dans cet objet qui occupe

---

Areiæ primùm volucres te, diva, tuumque
Significant initum, percuſſæ corda tuâ vi:
Indè feræ pecudes perſultant pabula læta, &c.
(LUCRET. I.)

ſi

ſi tendrement ſes yeux & ſon imagination. La nuit l'arrache malgré elle à cette contemplation délicieuſe ; & le retour du ſoleil l'y ramene. La ſtatue d'Anaſilis occupe tous ſes ſoins : Myſiclée la pare de fleurs, la couvre de careſſes, & lui adreſſe les diſcours les plus tendres.... « Dieu charmant, diſoit-elle un jour ! où cachez-vous votre divinité ? Ah ! je le ſens, vous êtes par-tout dans la nature : vous êtes dans mon cœur, que votre main inviſible fait palpiter. Ne vous verrai-je donc jamais ?.... Hélas ! je ne ſuis rien pour prétendre à vos regards ; mais nulle autre ne vous adorera comme moi.... »

Anaſilis tranſporté de joie, éperdu d'amour, ivre d'eſpoir & de déſirs, eſt vingt fois tenté de ſe découvrir ; & s'il differe ſon bonheur, c'eſt pour mieux l'aſſurer. « Otons-lui ma ſtatue, dit-il à Myſéide, que mes traits ſe gravent, s'il eſt poſſible,

» plus profondément dans ſon ame ; & » voyons enfin ſi je ſuis néceſſaire à ſa fé- » licité.... »

L'Amour a diſparu..... Myſiclée ne le retrouve pas..... Quelle douleur ! elle pleure ; elle ſouffre ; elle ſe plaint à tout ce qui l'environne ; & c'eſt le boſquet, maintenant veuf & ſolitaire, qui eſt encore l'aſyle chéri de ſes regrets & de ſes ſoupirs. Anaſilis touché de ſa peine, & content du ſuccès de ſon amour, deſcend un jour avant elle dans ce boſquet ; il va ſe découvrir..... Quelle agitation ! que de craintes !... Il ſe couche ſur un gazon, & feint de dormir en voyant arriver ſon amante.... Elle approche, elle s'arrête.... O ſurpriſe ! ô bonheur ! « Que vais-je faire, » ſe dit-elle ? O s'il ouvroit les yeux, peut- » être ſe tourneroient-ils ſur moi.... Mais » s'il alloit s'éloigner auſſi-tôt..... Ah ! » reſpectons ſon ſommeil ». Elle regarde

pendant quelque tems l'Amour en ſilence; bientôt elle s'approche plus près de lui, & s'agenouillant à ſes côtés, elle ſouleve légérement une de ſes mains; elle y imprime un baiſer.... Un feu brûlant s'inſinue dans ſes veines; elle ne peut plus quitter la main qu'elle a priſe.... Elle oſe la preſſer contre ſon cœur, & l'Amour s'éveille.... Myſiclée tremblante ſe proſterne & s'écrie : « Dieu puiſſant, fils de » Vénus! O Dieu que j'adore! pardonnez » à ma témérité.... Ah! je n'ai pas la » force de m'en repentir; mais ne m'acca- » blez-pas de votre colere....» Chere Myſiclée, lui dit Anaſilis qui l'a relevée; & qui lui-même eſt à ſes genoux, « je t'ai » trompée, je ne ſuis point un Dieu; je » ne ſuis qu'un ſimple mortel; mais ton » Amant eſt le plus tendre des Amans.... » Qui que vous ſoyez, répond la jeune » Myſiclée, votre vue me charme; je n'ai

» point encore apperçu d'être qui vous » reſſemblât..... Ah ! vous me trompez; » & la joie douce & pure qui pénetre mon » ame, me dit que vous êtes un Dieu. » Mais ſi vous rougiſſez de vous abaiſſer à » viſiter une foible mortelle; ſi telle eſt la » cauſe de votre déguiſement, cachez- » moi votre grandeur, & ne me privez » pas de votre vue....» Anaſilis tranſporté d'amour ne répond à ſon Amante que par des careſſes brûlantes qui la perſuadent mieux encore qu'un Dieu peut ſeul la rendre ſi heureuſe.... « Quels » plaiſirs nouveaux faites-vous naître » pour moi », dit Myſiclée?... *Il en eſt de plus grands*, lui répondit-il.... Elle ne pouvoit le croire. Les tranſports d'Anaſilis la forcerent d'en convenir. Chaque jour voyoit éclore pour elle une autre jouiſſance; & cette volupté toujours renaiſſante & ſans ceſſe plus vive, ne ſervit qu'à

prolonger ſon erreur; le reſpect qu'elle croyoit devoir à ſon Amant, mettoit dans ſes careſſes une ſorte de contrainte.

Le jeune Sybarite s'en apperçut, & ſon amour en fut attriſté. « Je ne ſuis point » heureux comme je pourrois l'être, dit-» il à Myſiclée, & c'eſt ce qui manque à » ton bonheur qui trouble ma félicité. . . . » Eh! que peut-il manquer à mon bon-» heur, répondit-elle, ſi vous m'aimez » toujours? Ah! ſi je t'aime! le Dieu » même pour qui tu t'obſtines à me pren-» dre, ne pourroit ſentir plus d'ardeur; » mais tu crains qu'une grandeur, qui » m'eſt étrangere, ne me faſſe ceſſer de » t'aimer, & c'eſt cette crainte qui m'af-» flige. Myſiclée, ton erreur vient ſans » doute de ce que tu ne connois que moi » de tout mon ſexe. Ah! ſi je ne t'avois » pas laiſſée dans ta naïve ignorance, j'au-» rois tremblé qu'un autre plus heureux ne

» trouvât le chemin de ton cœur. Je veux » te détromper....» La tendre Myſiclée ne put retenir ſes larmes quand elle apprit qu'il falloit ſe ſéparer pour quelques jours d'Anaſilis, & qu'on alloit la conduire à Sybaris. « — Va, mon Amante, » va recevoir l'hommage de mille & » mille adorateurs qui te tiendront le » même langage que moi; ils te diront » peut-être mieux qu'ils t'aiment; mais » crois-en ton Amant, ils ne t'aimeront » pas de même ».

Myſiclée fut conduite à Sybaris; à peine y put-elle reſter trois jours; elle revint plus paſſionnée & plus attachée que jamais à ſon erreur. La moleſſe des Sybarites, leur fatuité, leur jargon, leurs prétentions, reſſembloient ſi peu au langage, à la tendreſſe, à l'ardeur de ſon Anaſilis, qu'elle prit les Sybarites pour des hommes, & ſon Amant pour le Dieu qui fait aimer. L'heu-

reux Anaſilis ne s'efforça plus de détruire une erreur qui lui répondoit de la conſtance de Myſiclée. Le tems & les douces familiarités de l'amour la rendirent plus libre dans ſes careſſes. Tant que dura ſa délicieuſe illuſion, elle aima Anaſilis comme le plus aimable des Dieux, & ſe crut la plus heureuſe des mortelles. Quand l'âge & la raiſon vinrent diſſiper ſon erreur, leurs plaiſirs n'en furent point altérés, & elle dit à ſon Amant : *Je ne me trompois pas en te prenant pour un Dieu ; tu es celui que mon cœur adore.*

LARISSE*.

JE ſervois dans la maiſon d'un Citoyen Romain avec un jeune eſclave Grec à qui la paſſion de voyager avoit coûté la liberté, & fait trouver des fers ſous un ciel étranger. On démêloit aiſément dans ſes traits combien ſon éducation & ſa naiſſance étoient au-deſſus de l'état auquel le ſort le condamnoit. Rempli de graces dans

---

* L'idée de ce Conte eſt due à *Théophile Viant*, ce Poëte François du ſeizieme ſiecle, connu par ſes malheurs, ſes vers, ſa Pirame & Tisbé, & ſurtout ſon *Parnaſſe des Poëtes ſatyriques* (1625, *in*-8. *en lettres italiques*). Le Conte qu'il a écrit en latin & intitulé : *Lariſſe, Hiſtoire Grecque*, reſpire le goût de l'antiquité ; mais il y a des longueurs. On l'a traduit, abrégé & écrit d'un ſtyle plus vif, enfin arrangé dans l'eſpoir de le rendre plus piquant.

tous ſes mouvemens, il ne pouvoit s'acquitter adroitement du moindre emploi ſervile; il plioit ſous le plus léger fardeau; mais malgré ſa foibleſſe, il montroit un grand courage. Il avoit ſu conſerver de la liberté d'eſprit au milieu des fers, & s'accommoder à ſa ſituation. Mais un cœur généreux ne s'habitue point à la ſervitude.

Ses forces épuiſées par une vie dure, un travail inaccoutumé, & minées par des chagrins, l'abandonnerent tout-à-coup; il tomba dans une langueur mortelle. Ses beaux cheveux blonds, autrefois l'objet de ſa complaiſance, flottoient en déſordre ſur ſes épaules; il avoit perdu toute ſa vivacité, ſa fraîcheur & ſon éclat; ſes yeux ternis annonçoient ſes douleurs, & la pâle maigreur qui ſuit la mélancolie, le défiguroit abſolument; une ardeur intérieure le dévoroit. Une inquiétude continuelle mêlée de gémiſſemens & de ſanglots,

redoublés le jour & la nuit, épuiſoient cet infortuné*, qui dépériſſoit chaque jour.

Touchée de ſes malheurs, de ſes peines, de ſes ſouffrances, je me plaignois de l'injuſtice du ſort, & m'efforçois de le conſoler, ou du moins d'adoucir ſes maux. Je le prévenois ſur tout; je faiſois ſon ouvrage; je lui procurois du repos; enfin j'étois devenue volontairement ſon eſclave, & je le ſervois comme mon maître.... Il m'intéreſſoit tant!... quoiqu'abattu par ſa condition nouvelle & ſa mauvaiſe ſanté, je ne ſais quoi de grand & d'élevé ſembloit me commander en lui.

---

* . . . . . Erat anxius anguor
Aſſiduè comes, & gemitu commiſta querella:
Singultuſque frequens noctem per ſæpe diemque
. . . . . .
. . . . . Defeſſos antè, fatigans.
(LUCRET. VI.)

Ce jeune homme bien né fut touché de mes ſoins, & ſa dignité naturelle embéliſſoit encore ſa reconnoiſſance. Il me remercioit avec tant de graces ! Son eſprit étoit ſi doux ! ſon caractere ſi aimable ! ſa phyſionomie altérée, mais non détruite, ſi ſéduiſante ! Que je paſſai bientôt de la compaſſion à l'amour....

Le commencement de ce récit rendit tout le monde attentif à ce que diſoit Lariſſe. Mais deux jeunes filles ſur-tout, avides de l'entendre, feignoient cependant d'être diſtraites ; car comment à leur âge écouter une hiſtoire amoureuſe ? Elles affecterent d'abord de détourner les yeux ; puis les fermant peu à peu, & laiſſant tomber doucement leur tête, on eût dit que le ſommeil les gagnoit réellement..... Les ruſées ne vouloient que ſe livrer avec plus d'attention au récit de la vieille ; car leurs oreilles étoient auſſi éveillées que

leur imagination. Lariſſe s'arrêta un moment pour obſerver leur manege. Une de ces jolies dormeuſes ne put réſiſter à un mouvement de curioſité qui lui fit jetter un regard ſur la vieille; mais comme ſi ſes yeux éblouis par les images confuſes d'un ſonge, ſe fuſſent ouverts machinalement, elle les referma bien vîte. L'autre fille ſe laiſſe tomber de ſon ſiége, & ſe réveille en ſurſaut : *Quoi donc ! dit-elle, eſt-ce qu'il fait jour ?* ... Mais une rougeur ſubite la trahit: on rit; les jeunes enfans rougiſſent à l'envi; & pour les punir de leur fauſſe pudeur, Lariſſe veut qu'elles s'aſſeoient plus près d'elle.... « Venez, venez, dit-elle, belles » ſcrupuleuſes; on permet une fois le jour » un peu de folie à la jeuneſſe.... » & la vieille reprend ainſi la ſuite de ſon hiſtoire.

L'amour, qui ſembloit n'avoir pas fait à mon cœur une bleſſure profonde, en fut bientôt le tyran. Ce n'étoit plus ce Dieu

ſéducteur qui m'avoit paru ſi doux ; mais un maître cruel qui, fier de ſa victoire, en exerçoit tous les droits ; un feu violent bouillonnoit dans mon ſein ; & mes ſoupirs brûlans & mes larmes enflammées, loin de me ſoulager, ſervoient d'aliment à ma tendreſſe.... Hélas ! je me plaignois de l'Amour, & je lui adreſſois mes vœux ! Amour ! fatal Amour ! fievre funeſte ! fléau redoutable des mortels ! pourquoi viens-tu troubler mon repos, & conſumer ma vie ?... Amour ! mon cœur déſavoue les plaintes inſenſées que ma bouche profere ! fils de Vénus, je t'adore : pardonne à mon délire ! fais que mon cher Gilſon réponde à mes vœux !... Que de colombes ! que d'encens je porterai ſur les autels !

C'étoit dans ces agitations que je coulois mes jours. Une bleſſure mortelle abattoit mon ame & mes ſens. Le ſommeil fuyoit mes paupieres ; & ma paſſion

furieuſe m'aſſerviſſoit comme un eſclave. Gilſon me paroiſſoit plus beau de jour en jour; ſon entretien m'étoit plus cher : il ſembloit recouvrer la vivacité que je perdois. L'habitude de ſouffrir avoit émouſſé l'amertume de ſes maux : ſes traits avoient repris leurs belles formes; ſon teint brilloit d'un nouvel éclat. Vénus, la Vénus d'Appelle offroit moins de charmes.... Et moi je dépériſſois chaque jour. Une invincible timidité me contraignoit à cacher le feu qui me dévoroit; la pudeur commandoit à l'Amour en expirant ſous ſes coups.

Cependant Gilſon voyoit ſuccomber à ſon tour cette infortunée à laquelle il ſe croyoit ſi obligé; ſon cœur ſenſible en fut pénétré de triſteſſe; il ne pouvoit retenir ſes larmes, & s'empreſſoit de me rendre les ſoins dont ma tendreſſe l'avoit prévenu.

Un jour (c'étoit celui conſacré à Vénus)

nous ſoupions enſemble ſelon notre coutume. J'avois les yeux attachés ſur Gilſon, & mes regards en diſoient plus ſans doute que n'auroit oſé ma bouche. « Ma chere » Lariſſe, me dit-il, que ne me confiez-» vous vos chagrins? Ah! vous ne ſavez » pas combien il me ſeroit doux de les » partager! Quelle triſteſſe! & que vous » êtes cruelle de la renfermer dans votre » ſein!... Lariſſe, vous ne prenez aucune » nourriture. Mon attachement ne vous » eſt donc rien? Voulez-vous que je vous » perde? voulez-vous que mon cœur re-» connoiſſant ne puiſſe s'acquitter envers » vous? Ah! chere Lariſſe, conſervez-» vous pour Gilſon!... » Dieux, comme ce langage alloit juſqu'à mon cœur! comme il ſembloit juſtifier mon amour & nourriſſoit ma paſſion!.... Je me tus; oui je me tus encore; mais je ſentis qu'il falloit ou périr ou parler; je ſentis qu'il falloit être aimée ou ceſſer de vivre.

Le lendemain, je prévins Gilſon : il étoit encore ſur ſon lit ; l'Amour eſt moins beau ; Vénus eſt moins tendre qu'il ne me le parut alors.... Mon cœur voloit ſur ſes levres : il s'élançoit hors de moi. Un torrent de larmes vint me ſoulager & m'enhardir.... « Gilſon, tu veux ſavoir la cauſe » de mes maux.... L'amour me conſume. » Hélas ! cet amour eſt-il partagé ?... » — Je prononce ce peu de mots, & je cache ma tête dans mon ſein. Gilſon m'entend ; Gilſon m'avoit deviné..... Sa joie, ſes careſſes, ſes tranſports m'apprirent mon bonheur & en furent le gage..... Que vous dirai-je de plus ? O jour délicieux que je regrette encore ! tu me guéris de tous mes maux ! tu me donnas une nouvelle vie, un nouvel être ! Heureuſe de mon bonheur, heureuſe du bonheur de Gilſon, je goûtai librement tous les délices d'une tendre union.... Jeunes gens, l'âge vous le permet, & l'Amour vous l'ordonne,

l'ordonne. Jouiſſez comme moi de votre printems, & que tous vos momens filés par la main des Amours vous préparent un agréable automne, afin qu'un voluptueux ſouvenir vous retraçant vos plaiſirs paſſés, vous aide à ſupporter le poids de l'ennuyeuſe & froide vieilleſſe.

L'ISLE DES PÊCHEURS*.

UNE veuve venoit de perdre ſon mari; il étoit Gouverneur de l'Iſle des Pêcheurs, & elle ne l'avoit jamais tant aimé, cet adorable époux, que depuis ſa mort. La belle inconſolable prend en horreur toute ſociété, & ne peut ſouffrir auprès d'elle qu'une de ſes femmes avec laquelle elle s'entretient ſans ceſſe de ſa douleur. Retirée au fond d'une grotte ſauvage, elle n'en ſort que pour aller pleurer ſur le bord de la mer.

* Ce Conte a quelque rapport avec la Matrone d'Éphèſe; mais on aura beau plaiſanter, la Matrone Grecque tient une conduite vraiment fort odieuſe, & notre veuve eſt tout ſimplement une femme.

Un Pêcheur mélancolique, qui ſe plaiſoit à s'écarter des autres & à pêcher ſeul, vient ſe placer un matin ſur la pointe d'un rocher voiſin de celui qu'habitoit Dircé. Ira-t-elle voir pêcher cet homme, elle qui ne veut prendre aucune eſpece de diſtraction?... Après tout, la pêche eſt un exercice taciturne, qui ne peut qu'augmenter la triſteſſe de ſes rêveries, & ce ſpectacle convient à ſa douleur: voilà du moins ce que lui dit la nature, plus opiniâtre & plus éloquente que le plus ferme courage. C'eſt d'abord la pêche que regarde Dircé; mais c'eſt bientôt le Pêcheur. Il étoit, nous l'avons dit, mélancolique & ſombre. Les malheureux ſont ſenſibles. La belle veuve en eut pitié. Ce ſentiment, aiguiſé peut-être par la curioſité, la conduit auprès de lui: elle s'approche; elle pleure: le Pêcheur qui ne ſavoit apparemment que dire, pleure auſſi; & telle fut, pour cette fois, toute leur converſation. Dircé rentre

dans ſon rocher ; & le Pêcheur retourne dans ſa caverne.

Toute la nuit Dircé penſa à ſon mari ; mais malheureuſement.... quelque malin dira, *heureuſement*..... pour elle, elle n'y put penſer ſans pleurer, ni pleurer ſans ſe ſouvenir de celui qui avoit pleuré comme elle. Peut-être crut-elle que les pleurs de deux affligés ſeroient un hommage plus digne de ſon époux. Quoi qu'il en ſoit, elle retourna à l'endroit de la pêche. Le Pêcheur y étoit dès le point du jour ; les larmes de la veuve l'avoient dégoûté de la ſolitude ; & déja il avoit réſolu de la conſoler. Il étoit ingénieux ; ſon amour naiſſant lui donnoit plus d'eſprit encore ; d'abord il pleura, & Dircé pleura. Puis elle entendit ces mots doux & flatteurs. « O » Dircé ! belle Dircé ! combien vous avez » raiſon de pleurer votre époux ! c'étoit » ſans doute le plus honnête & le plus

» aimable des hommes?.....» Et ſes larmes coulent avec plus d'abondance. « Hélas ! répond Dircé ; vous le connoiſ- » ſiez-donc ?... Très-peu, Madame ; mais » il ne pouvoit être autre que je le dis ; & » j'en ſuis bien sûr à la maniere dont vous » le pleurez. Ah ! qu'un homme qui inſ- » pire de ſi tendres regrets devoit être » heureux & paſſionné » !

Je n'ai point retenu les autres diſcours du galant Pêcheur ; mais je lis dans une vieille chronique, & ſans la chronique j'aurois deviné, que la belle béniſſoit preſque le ſujet de l'affliction qui lui avoit attiré un tel conſolateur. Faut-il l'avouer enfin ? Elle en vint à l'aimer, ſans le croire ou ſans le dire. Fiere comme elle étoit, il auroit fallu repouſſer ſon hommage, & ce n'étoit pas ſon deſſein. Il étoit plus décent, plus généreux, plus commode de ne

rechercher qu'à cauſe du mort la compagnie du vivant.

Le Pêcheur adroit comprit le manege de la belle; il ſe prêta à ſes vues; mais pour les accommoder aux ſiennes, il réſolut de gagner la confidente; lui donna beaucoup, & lui promit davantage ſi elle faiſoit recevoir ſes vœux & réuſſir ſes projets. Une Suivante qui réſiſte aux préſens, eſt à peu près auſſi rare qu'une veuve qui ne ſe laiſſe point conſoler, & le Pêcheur devoit ſéduire, puiſqu'il parloit ſi bien à chacun ſon langage. La ſuivante le ſervit donc, & dès le ſoir même de la confidence.

Sa Maîtreſſe rêvoit profondément au Pêcheur. Elle lui prend la main, & feignant d'y démêler l'avenir, elle jette un grand cri. « Qu'as-tu, lui dit Dircé, & » quel malheur ſi terrible ai-je donc à

» craindre ?..... Quel malheur ? Ah !
» Madame, il eſt affreux..... Madame,
» je lis ici.... Non, je n'oſe le dire. — Je
» te l'ordonne. — Eh bien ! Madame,
» vous êtes deſtinée à vous remarier : ce
» mot de *remarier* irrita ſi fort Dircé, que
» la Suivante eût voulu le retenir ; mais il
» étoit lâché ». Je voudrois me tromper, Madame, continua-t-elle d'un air conſterné ; « mais hélas ! l'événement a tou-
» jours juſtifié les prédictions que j'ai faites.
» Je ne vous dis point que vous déſiriez
» de vous remarier..... Le ciel m'en pré-
» ſerve !... Je ſais trop quelle eſt votre
» affliction, & combien vous avez en
» horreur l'idée d'un ſecond hymen : mais
» ce que je vous dis, Madame, c'eſt que
» votre deſtin vous y appelle. — Taiſez-
» vous, lui dit Dircé.....» La Suivante ſe tut, & Dircé devint plus rêveuſe.

Le lendemain, elle ſe rendit à ſon

ordinaire où pêchoit celui qui avoit ſi bien partagé ſa douleur. Inſtruit par la Suivante, il ne parut point, & ſon abſence inquiéta Dircé, comme il s'y étoit attendu. Le lendemain il ne parut pas davantage : inquiétude nouvelle ; inquiétude plus vive.... Le troiſieme jour à peine eſt-elle maîtreſſe d'elle. « Mais pourquoi, dit-» elle à ſa Suivante, cet homme ne vient-» il plus ? Il prenoit part à ma peine ; ſa » préſence me ſoulageoit.... Après tout, » il m'intéreſſe aſſez peu ; mais je ſerois » fâchée qu'il lui fût arrivé quelque acci-» dent, & curieuſe de le ſavoir ; je dois » ce ſentiment à la reconnoiſſance.....» A un ſignal convenu, le Pêcheur ſe montre. Il ſembloit plus mélancolique encore que de coutume ; & Dircé, qui n'avoit pu dérober la joie que lui cauſoit ſon retour, s'en attriſte. La Suivante s'apperçoit de ſon trouble, & l'augmente encore. « Ah ! » Madame, lui dit-elle, cet homme eſt à

» plaindre plus que vous ne penſez ; & ſi
» je ne craignois de vous irriter ; j'en ap-
» pellerois à votre bonté naturelle, &
» vous prierois de lui faire trouver dans
» vos diſcours une conſolation qu'il ne
» vous a point refuſée ; il ſemble que ſa
» triſteſſe augmente à meſure qu'il vous
» regarde.... »

Dircé, honteuſe de ſon amour pour un Pêcheur, & preſque sûre qu'elle eſt devinée, fuit, fermement réſolue de ne le plus voir. Ce deſſein, qu'elle exécuta pendant quelques jours, ne ſervit qu'à la faire ſonger davantage à celui qu'elle vouloit oublier : elle le revit, & ne put ni lui cacher ſa tendreſſe, ni conſentir à couronner ſon amour. Le ruſé Pêcheur eut recours à un nouvel artifice, qui la jetta dans ſes bras.

Parmi les plantes que produiſoit l'Iſle, il en étoit une ſi redoutée des poiſſons, qu'ils

fuyoient dès qu'ils en ſentoient l'odeur. Le Pêcheur en exprima le ſuc, & toutes les nuits il en frottoit les filets de ſes camarades. Il n'y a plus que lui qui prenne du poiſſon; les habitans qui ne vivoient que de leur pêche ſont déſolés, & l'on conſulte l'Oracle. Sa réponſe dépendoit du Sacrificateur; le Sacrificateur aimoit la Suivante; la Suivante vouloit du bien au Pêcheur; l'Oracle fut complaiſant, & déclara que la pêche étoit ruinée pour jamais, ſi la femme de l'ancien Gouverneur ne donnoit la main au Pêcheur aimé des Dieux, qui ſeul avoit vu ſes filets ſe remplir. On députa vers Dircé. Qu'exige-t-on d'elle? combien l'ordre des Dieux eſt ſévere! Quel ſacrifice à faire à leur volonté ſuprême que celui de ſa douleur, d'un ſentiment ſi juſte & ſi cher!.... Il fallut obéir cependant.

Dans un de ces momens où le plaiſir enchaîne la prudence & commande à la

diſcrétion, le nouvel époux ne put garder ſon ſecret, & avoua à Dircé ſon ſtratagême, bien innocent, puiſqu'il étoit aimé! Cet aveu le rendit plus cher à ſes yeux; & l'homme à qui l'Amour avoit pu inſpirer un deſſein auſſi opiniâtre de la poſſéder, ne lui parut plus un ſimple Pêcheur; mais un Amant paſſionné & digne d'elle.

NOUVELLE

EXTRAITE

Des Journées de JACQUES YVER *.

N'A gueres en la ville de Padoue deux écoliers ſe rencontrerent, leſquels s'allierent d'une fort étroite amitié. L'un étoit de Poitiers, & l'autre de Xaintes. Un jour

---

* Jacques Yver, Gentilhomme Poitevin, écrivoit au ſeizieme ſiecle ſon ouvrage intitulé : *Le Printems d'hiver, contenant pluſieurs Hiſtoires diſcourues en une noble compagnie au Château de Printems* (Paris, 1572, *in*-16, chez Abel Langelier, ou 1598, Nyort, chez Thomas Portau), lui fit une réputation. L'Auteur ſuppoſe que trois Gentilshommes, qu'il appelle *les ſieurs de Bel-Accueil, de Fleur-d'Amour, & de Ferme-Foi*, arrivent dans un Château qu'a élevé par ſon art la Fée Méluſine, & où demeurent trois

ſe voyant de bonne aventure quelqu'argent reçu par la banque, ils s'aviſerent que c'étoit grande folie à eux d'être venus de ſi loing pour étudier, veu qu'ils le pouvoient auſſi bien faire en leur pays, où le latin étoit tout de même qu'ailleurs. Partant que ce ſeroit bien plus finement fait, s'ils alloient un petit voir le pays, pour remarquer les curioſités d'Italie; ce qui fut délibéré & exécuté ſi promptement, qu'en moins de ſix mois il n'y avoit Courtiſanne en toute la contrée qu'ils ne cog-

---

Dames qu'il appelle, l'une *Marie*, l'autre *Marguerite*, la troiſieme, la *Dame du Château*. On entre en converſation, & l'on débite des hiſtoriettes. Le Conte ſuivant en eſt une dans le goût de Bocace. Nous avons cru que ſon ſtyle naïf, & qui ne manque point de fineſſe, pourroit faire plaiſir; & nous l'avons conſervé, en abrégeant d'ailleurs la narration de Jacques Yver, pour la rendre moins languiſſante.

neuſſent mieux que l'argent de leur bourſe, lequel s'envolant avec le bon tems, jouoit la fauſſe compagnie à ces Chevaliers errans.

Mais Fortune, jalouſe de ce folaſtre contentement, coupa la trame de leurs plaiſirs. Lettres furent apportées au Poitevin, nommé Claribel, par leſquelles un ſien oncle lui mandoit qu'il s'en retournaſt en haſte pour gouverner ſa maiſon, au lieu de ſon pere, qui depuis peu de jours étoit paſſé de cette vie en l'autre. Qui fut dépité, ce fut nos deux compagnons, car ils étoient ſur le point de faire leurs plus beaux coups, & alloient s'embarquer en gondoles pour aller à Veniſe au carnaval, quand ce courrier arriva. On pleura, on jura, on voulut partir, on ne le voulut point; mais force fut enfin de ſe ſéparer, avec eſpoir toutefois de ſe revoir. Parquoi s'embraſſant & diſant l'adieu, le Poitevin

laiſſa ſon compagnon héritier de ſes amours ultramontaines.

Or ſe partit Claribel, qui, pour n'eſtre trop chargé de loix, à grandes journées arriva à Poitiers, où, après complimens conſolatoires, fut parlé de le marier. Claribel pria ſes parens faire comme pour eux, ayant agréable ce qu'ils auroient conduit : ainſi en tout ce trafic il n'eut peine que de dire oui. A peine marié, il changea de façons, comme c'eſt de couſtume, & voulut faire du réſolu, propoſant d'avoir un eſtat de Conſeiller, & pour cet effet il entreprit un voyage à la Cour.

Or laiſſons Claribel aller à Paris, & retournons en Italie, voir que fait le bon Floradin, où nous le trouverons avec la Signora, s'occupant à tout autre exercice qu'à remuer des livres ; mais ſon pere auſſi le manda, & il eut à repaſſer les monts ;

ce que plein d'empreſſement l'obéiſſant fils exécuta avec tant de diligence, qu'il n'eut loiſir de ſatisfaire à ſes créanciers, qui encore l'attendent & le quitteroient des intéreſts. De retour à Poitiers, où ſon pere pourſuivoit un procès, il voulut bien montrer qu'il avoit vu du pays, & s'amuſa à faire le caſanier, diſant qu'eſtudier eſtoit faire à ceux qui ne ſavoient rien, ſon plus privé ſoin fut donc de ſe trouver ès feſtins & bals : puis en peu de tems fit meſtier eſlire entre les Dames une qu'il eſtimaſt mieux mériter ſon ſervice, car de vivre ſans courtoiſer, autant lui euſt valu mourir. Eſtant donc un jour en un banquet, il contempla les Beautés de la Ville, où ſe voyant au choix, il fut en grande peine; car, ſi l'une lui plaiſoit pour ſa jeuneſſe verdelette, l'autre ne lui revenoit moins; monſtrant jà une fleur parfaite. Mais enfin comme un papillon voletant de fleurette en fleurette, s'il eſt empoigné par un

enfant

enfant qui derriere le ſuit, ſe trouve les aiſles rognées de ſi près, qu'il demeure dans la main ouverte ſans plus pouvoir fuir; ainſi cet Amant couché au giron des Damoiſelles, ſe portoit ores à l'une, ores à l'autre, quand une jeune Dame lui deſcochant une œillade, lui ôta la liberté de courir plus outre.

Cette Dame étoit la nouvelle épouſe de Claribel, laquelle, ſentant encore la nopce, n'avoit rien laiſſé au coffre de ce qui pouvoit avantager ſa beauté. On voyoit dans l'albaſtre de ſes joues ce vermillon qu'elle avoit pris avec la qualité de femme, ſans avoir perdu pour cela ſon rang couſtumier parmi les filles, ni laiſſé leurs folaſtres contenances. Notre Amant ne ſongea plus à part ſoi qu'à entretenir ſa nouvelle Maîtreſſe, ſachant qu'il n'y a remede autre qu'amour réciproque, qui puiſſe guérir le mal qu'un œil fait à l'autre. Mais le pauvre

Floradin, s'enquérant de ſon hoſteſſe qu'elle étoit la jeune Dame, ne mit peine à reconnoiſtre qu'elle appartenoit à Claribel ; de ſorte que comme un navire pouſſé de deux vents, ores il maudiſſoit ſes déſirs contraires à l'amitié, ores il louoit ſon heureux deſtin, qui l'adreſſoit à ſi gente perſonne.

En moindre eſmoi n'eſtoit point la Dame ; car bien que ſes parens l'euſſent mariée de corps, ſi n'avoit-elle eſté mariée de volonté. « Dea, ſe diſoit-elle, » quel ennemi de mon repos m'a ſi eſtrangement charmée en ce bauquet, que » je ne peux dormir? Las je connois bien » maintenant que ce mien malheur m'a » eſté occaſionné par moi-meſme pour » avoir trop veu ». Puis elle vouloit mettre celui dont la penſée la tourmentoit en oubli ; puis l'Amour lui repréſentant la gentilleſſe de Floradin, la faiſoit

deſdire de tout. « Il eſt bien vrai, penſoit-
» elle, que s'il y a créature pour laquelle
» on deuſt faire quelque choſe, ceſtui-ci
» le mérite. Ah ! pleuſt au ciel, ami,
» que tu fuſſes venu plutoſt ou jamais !
» Mais hélas ! tu es venu trop tard, & un
» autre a moiſſonné ton eſpérance ! un,
» qui, laſſé de nos jeunes ébats, eſt allé
» ſe donner du bon tems ailleurs, jouiſſant
» du privilége que les hommes faiſant les
» loix ſe ſont donné, ſe licentiant de faire
» ce que tant étroitement ils nous défen-
» dent ».

Tandis que l'épouſe de Claribel ſe plaint ainſi ; Floradin, après avoir bien débattu à part ſoi, ſe réſoud à ſonder le gué, & taſcher d'en avoir pied ou aiſle ; & comme il ſe trouvoit logé près d'elle, il la ſurprit un jour qu'à feneſtres ouvertes elle peignoit ſa belle chevelure, & trouva moyen d'enſemble deviſer, & l'amena juſqu'à

ſouffrir qu'il lui donnaſt une lettre. Là il ſe plaignoit des maux que pour ſa beauté il enduroit, & la requéroit d'amoureuſe merci.

Qui a veu, ſur la primevere, faire pluie & beau tems tout en un coup, il voit la contenance troublée de la Damoiſelle après avoir leu & releu d'un œil ores riant, & ores baigné en larmes les lettres de ſon ami. Un ſecond entretien vint haſter la fin de l'aventure. La belle y laiſſa voir qu'elle eſtoit en doutance pour la diſcrétion de celui qui diſoit l'aimer, & ne reſta court Floradin, ains la raſſura de ſon mieux par paroles mignardes, par ſermens, voire meſme en verſant des pleurs. Durant ces propos, Amour qui s'eſtoit mis en embuſcade, plongeoit ſes aſyles aux larmes de l'Amant, & les deſſéchoit en la bruſlante poitrine de la Damoiſelle, qui à l'heure, mettant toute crainte ſous le pied, &

ſerrant eſtroitement la main du galant, elle lui dit : « Ami, je ne ſais où je devrai » chercher fiance ſi je la perds en vous ; » mais la commodité de vous dire davan- » tage nous eſt ôtée par la compagnie qui » eſt déja grande ici. Parquoi remettons » le tout à ce ſoir.... » car c'eſtoit au matin ; & ſur ce rendez-vous ſe ſéparerent en auſſi grand contentement que ceux qui ont déja la moitié du bien qu'ils eſperent.

Et le ſoir arrivé, Floradin va trouver ſa Dame qui eſtoit avec une bonne vieille ſienne tante. Or après la courtoiſe révérence donnée & reçue d'entrée, il amene en jeu la bonne ancienne connoiſſance qu'il avoit avec Claribel ; ce qui le mit fort avant aux bonnes graces de la vieille tante : tant babillerent, que la nuit contraignit Floradin à ſe retirer. Il eſt conduit par la jeune Damoiſelle, laquelle donne ce priſonnier en garde à ſa fille de chambre,

qu'elle avoit engagée à lui eſtre fidelle, & qui bien inſtruite de ſon perſonnage, le mena par une galerie deſrobée dans le jardin. Le plutoſt que puſt la Dame, vint d'un pas mal aſſuré toute embraſée d'amour, & toute gelée de crainte, vers l'ennemi qui l'attendoit de pied coy. O quelle nuit ! quand nos deux Amans ſe coururent embraſſer étroitement, comme pigeons, qui bec à bec gémiſſent leur amour ! Si qu'ils ne pouvoient parler que par ſoupirs, & leurs cœurs pantelans battoient l'alarme du combat qui s'enſuivit. Lors, ô combien de douces querelles ! combien de ſoupirs interrompus, de languiſſantes complaintes, de bégayemens, parmi un nombre infini de baiſers incertains ! Enfin Amour ſonna la retraite, ſans dire qui avoit le meilleur, & donnant à chacun ſa moitié du triomphe. Après un long baiſer, Floradin print congé, & ſortit par une petite porte ouvrant ſur une ruelle

écartée, où de-là en avant fut donné le rendez-vous.

Assez long-tems dura cet ébat, tant qu'il fallut que Floradin retournast avec son pere à Xaintes. De son côté, Claribel revint à Poitiers, où il ne print point tant sa jeune femme au dépourveu, qu'elle n'eust bonne provision de mignardises & caresses pour le bien festoyer, de sorte qu'on eust dit que c'estoit des secondes nopces; mais cette bonne chere ne dura gueres. Si c'est une chose dangereuse que de parler, d'autant que petite parole attise grand courroux, il est beaucoup plus dommageable d'écrire, car une parole dite se peut amender étant niée tout à plat, où l'escriture demeure à toujours. On se souvient que Floradin avoit écrit à la femme de Claribel. L'époux vint par hasard à les trouver. Tuer la perfide estoit chose périlleuse, n'y ayant preuve pour la

convaincre : de la répudier, il n'y falloit penſer s'il ne vouloit eſtre mocqué. Il s'aviſa enfin de prendre tout l'argent, & meſme d'en emprunter ſur ſes biens. Si qu'ayant fait ſa main, il monte à cheval avec un ſien ſerviteur, diſant à part ſoi que, puiſque ſa femme avoit fait des ſiennes, il joueroit ſon roſle à ſon tour. La pauvrette ne put long-tems douter de ſon malheur, dont il l'avoit inſtruit par une lettre. Comme on voit un lys chargé de pluie baiſſer triſtement la tête contre terre, ainſi cette déſolée Damoiſelle, après avoir noyé ſon tendre ſein de larmes, couche ſon chef en ſon giron, ſe fond en ſoupirs, ſe tord les bras, & deſchire ſes blonds cheveux, accuſant ores ſa folie, ores ſon malheur, ores la clef de ſa boîte, comme font les enfans.

Cependant noſtre voyageur print réconfort, & délibéra ſe donner du bon tems

& fuir les femmes : ainſi chevaucha l'eſpace de trois journées, deſpitant le genre féminin ; & un ſoir fut ſi ſurpris de la nuit, que force lui fut de loger en un Village près de Xaintes. Or il n'euſt pas plutoſt mis pied à terre, que voici un vieil Gentilhomme menant une Damoiſelle ancienne, ſuivie d'une jeune, laquelle eſtant Dame du lieu, & voyant Claribel en point d'eſtre mal hébergé, voulut qu'il vînt en ſon Chaſteau : dequoi vaincu d'une gracieuſe importunité, il demeura enfin d'accord.

La nouveauté du lieu & les careſſes que recevoit noſtre Pélerin, lui déroberent la ſouvenance de ſon ennui, ſi qu'il n'y avoit plus que pour lui à diſcourir & faire mille contes plaiſans. L'heure de dormir ſurvint : la Damoiſelle ayant conduit ſon nouvel hoſte en ſa chambre, lui pria le bon repos, & ſe retira. Puis ayant appellé un garçon qu'elle ſavoit

fidele & de bon eſprit, lui en chargea qu'il fit tant, que l'un des chevaux du voyageur ne puſt partir le lendemain. La choſe fut exécutée, & force fut à Claribel de faire ſéjour. La mémoire de ſon mal le faiſoit ſoupirer par fois, qui fut cauſe que la Damoiſelle demanda que c'eſtoit qui tant le tourmentoit. Or le bon Seigneur ne fut point tant ſurprins, encore qu'il rougiſt comme une vierge qui a veu ſon fiancé, qu'il ne controuvaſt quoi reſpondre, diſant qu'il avoit aimé une Dame, laquelle, après l'avoir allaité pendant trois ans d'une eſpérance morte, s'eſtoit, ſans eſtre par lui en rien offenſée, mariée à un vieillard : de quoi, ajouta-t-il, me ſouvenant, je meurs ſur pied. A quoi la jeune Damoiſelle reſpondit : « Las, Monſieur, » que votre mal eſt contraire au mien, » qui me fait habillée de deuil comme » vous voyez ! Vous vous plaignez de » n'avoir point eſté aimé, & je me plains

» de l'avoir eſté trop de deux Gentils-
» hommes qui, outrés d'extrême jalouſie,
» s'eſtant rencontrés ici près, s'enferrerent
» de leurs épées, & ne veſquirent demi
» quart-d'heure l'un après l'autre, dont
» je ſuis demeurée du tout inconſola-
» ble.... » Claribel déliant ſa langue em-
miellée, ſe print à conſoler la Damoiſelle qui ſentit peu à peu reſſuſciter en ſon cœur le feu qui auparavant l'avoit conſumé. De quoi noſtre Pélerin qui n'eſtoit nouveau à ce meſtier, s'apperçeut auſſi-toſt : par quoi ayant à part ſoi le tout débattu, enfin donna cauſe gagnée à l'Amour. Si fine-ment & ſi heureuſement fut conduite l'affaire, que des regards en vinrent aux paroles, & des paroles à l'effect, tellement qu'en peu de tems il n'y euſt arbre dans les bois qui ne fuſt témoin de leur amour. Ils continuerent ainſi pendant quelques ſemaines à ſe ſolacier, juſques à ce que Claribel, qui ne s'eſtoit du tout endormi aux

chants de la Sirene, & qui d'ailleurs craignoit finalement eſtre reconnu, prévoyant qu'on ne lui donneroit jamais congé, ſe délibéra de le prendre.

Or revenons à Floradin. De retour chez ſon pere, le bon-homme ſongea à le marier, déſirant voir ſon fils pourveu devant que de mourir. Le jeune homme ne fut pas long-tems en pourchas amoureux, & une jeune & belle Damoiſelle fixa ſon choix. Les paroles furent porteés de part & d'autre. Si la Damoiſelle refuſa, on verra bientoſt qu'elle n'avoit garde; car, environ ſix mois après les nopces, elle accoucha : elle print donc mariage afin qu'il lui fuſt couverture; mais l'enfant qui ne puſt attendre le ſeptieme mois pour le moins, décéla tout. Or cette Damoiſelle eſtoit celle qui avoit hébergé Claribel.

On peut penſer quel plaiſir ce fuſt au

nouveau marié de ſe voir ſi-toſt pere. Floradin meu du même chagrin que ſon ami Claribel, print le même parti, & monta à cheval ; mais ſon ennui ne le quittoit point : de ſorte qu'un jour l'hoſte chez lequel il ſe trouvoit, jugeant que le mal venoit d'amour, le va arraiſonner le plus plaiſamment du monde : par quoi fut conclu que le plus expédient, tant pour les amans que pour les maris trompés, eſtoit de penſer que toutes femmes ſont femmes ; tellement que il leur falloit mettre la bride ſur le col, & de ſon côté faire du mieux qu'on pouvoit ; & que celles qui ont ainſi la bride laſchée, ne courent jamais ſi fort que les autres, témoin la ſienne. Floradin prit la réſolution de ſuivre le conſeil, fuſt-ce aux dépens du conſeiller ; ce qui ſe paſſa le lendemain à ſon contentement, car l'hoſteſſe eſtoit jeune & accorte : après quoi il ſe partit pourſuivant ſa route & ſon deſſein.

Or ſi Floradin laiſſa des marques de ſes proueſſes par-tout où il paſſa, Claribel ne ſe porta pas moins vaillamment, & s'eſprouva en maintes pĕrilleuſes aventures, puis il délibéra d'arrêter un peu. Toutefois il ne puſt reſter oiſif qu'il ne s'accoſtaſt d'une jeune Meuniere avec laquelle il fut bientoſt d'accord, aux conditions que, quand ſon mari n'y ſeroit point, elle mettroit pour amoureux ſignal un drap blanc ſur le ſommet de la tour. Advint un ſoir que le Meuſnier ne faiſoit que ſortir pour aller à la peſche, qu'un Gentilhomme ſurpris de la nuit avec ſon garçon, & eſgaré de ſon chemin, arriva à ce moulin, & demanda ſi pour cette nuit il ne pourroit en quelque façon ſe retirer là; ce que la gracieuſe Meuſniere lui accorda, pour le voir jeune & beau, & partant indigne de coucher dehors. Icelui entré commença par remercier ſon hoſteſſe de ſa courtoiſie, & peu à peu fit ſi bien ſes approches, qu'il

en vint aux prieres d'amour, & qu'après quelques petits contredits accouſtumés on accorda ſa demande.

Mais d'aventure Claribel eſtant venu faire ſa revue, apperçut le drapeau blanc mis au deſpart du mari, que la Meuſniere s'eſtoit oubliée d'oſter à la venue de ſon nouvel hoſte. Parquoi tout gai & diſpos s'en vint frapper à la porte du moulin, dont reſta fort eſmeue la Meuſniere, qui penſa que c'eſtoit ſon mari. Elle ne trouva autre moyen que de cacher en un petit coin derriere des ſacs ſon nouvel ami, & alla ouvrir la porte à ſon ami de proviſion, qui lui fiſt les careſſes accouſtumées.

Ils ne furent gueres enſemble, que voici le Meuſnier, lequel, pour n'avoir le tems propre à la peſche, retourne & heurte rudement à l'huis, qui fut cauſe que la femme dit à Claribel qu'il ſe cachaſt

où il pourroit; puis ouvrit à ſon fâcheux mari, qui tanſoit la pareſſe de ſa femme. Mais ſa colere ſe changea en eſtonnement & frayeur, quand il ouit le bruit de deux qui crioient & s'entrebattoient. Claribel, cherchant où ſe cacher, eſtoit à l'endroit où ſe tenoit Floradin, qui, ne ſachant ſi ce n'eſtoit point quelqu'un pour lui méfaire, s'eſtoit mis en devoir de ſe deffendre.

Toutes querelles s'appaiſerent d'une part & d'autre, & le Meuſnier, qui fit ſemblant de trouver tout bon, pria ſes hoſtes de prendre patience; mais lui-meſme ne la print gueres, &, peu content de la charité de ſa femme, quand elle fuſt ou lui ſembla endormie, il ſe leva tout bellement, & prenant une corde la vint approprier au cou de ſa fidele moitié. Or, icelle feignant de dormir, mit finement le bras dans ce collier de nouvelle eſpece, & ne ſonna mot, faiſant ſemblant de ſe débattre

débattre & roidir : de ſorte que le jaloux croyant l'avoir à ſon déſir eſtranglée, s'enfuit, craignant d'être appréhendé par la Juſtice. La Meuſniere ſe leve, allume ſa lampe, va trouver ſes deux hoſtes qui avoient renouvellé leur amitié, & s'inclinant à leurs pieds, la jeune hoſteſſe les requit qu'il leur pluſt ſe ſouvenir de ce qu'elle avoit fait pour eux ; puis leur montrant ſon beau cou tout meurtri, elle les émeut à compaſſion : parquoi la relevant & l'embraſſant, lui promirent de jamais ne l'abandonner, pourveu qu'elle vouluſt les ſuivre. Elle print donc habits d'homme, & commença avec eux leur voyage.

Ainſi allant s'enquirent l'un à l'autre de leurs faits depuis leur ſéparation, & tant entrerent en propos, qu'ils en vinrent à ſe dire la cauſe de leurs courſes, & à connoiſtre qu'ils s'eſtoient donné réciproquement la venue ; qui, tant s'en faut qu'ils

s'en vouleuſſent mal, leur fut un nouveau renfort d'amitié : puis commencerent à l'envi à ſe communiquer les meilleurs tours, de ſorte qu'il n'y avoit femme qui ne tombaſt dans leurs filets ; car ſelon les occaſions, ores ils prioient, ores eſtoient priés, ores donnoient, & ores leur eſtoit donné, & faiſoient leur trafic par moitié ; & quand ils ne trouvoient rien digne d'être courtiſé, avoient recours à leur quotidien Dumoulin, nom qu'avoit pris la Meuſniere traveſtie.

En cet état parcoururent maints cantons juſqu'à ce qu'enfin ils ſe trouvent en une petite hôtellerie, où entrant dans une chambre, ils aviſent en un grand lit deux jeunes femmes, & un gros ruſtre au milieu d'elles ; & nos compagnons ne ſongerent point à les eſveiller, tant ils eſtoient esbahis de la rencontre ; car ces femmes eſtoient les leurs, qui, voyageant chacune de leur

coſté, s'eſtoient rencontrées & liées de ſi eſtroite familiarité, que biens & maux eſtoient communs entr'elles, comme leurs maris eurent tout lieu de connoiſtre. Leur eſtonnement eſtant paſſé, ils commencerent à éclater de rire, diſant l'un à l'autre: *Voilà ta femme bien empeſchée; as-tu pas peur que le cœur lui faille?* & conclurent qu'il falloit ſavoir qui eſtoit ce vénérable, lequel, de peur de ſe morfondre, couchoit ainſi entre deux femmes, s'aſſurant tant de ſa ſuffiſance. Mais leur homme de chambre Dumoulin les oſta bientoſt de ce doute, leur apprenant que c'étoit ſon mari. « Foi » de galand, dit Claribel, il a raiſon, & » lui en ſais bon gré; & pourquoi ne de» viſera-t-il pas avec nos deux femmes, » veu que ſa femme deviſe bien avec nous » deux? Il eſt vrai, dit Floradin; mais il » me ſouvient bien de ce qu'il vouluſt » faire à ſa femme pour l'amour de nous ».

Or, après pluſieurs meſmes propos, ils réſolurent d'aller donner le bon jour à leurs femmes, & de réintégrer les amours conjugales, rentrant en leur ancien meſnage qui leur devoit ſembler nouveau. Ainſi, ſuivant ce bon avis, ſoudain qu'il fut jour, ils allerent revoir leurs femmes, & furent reçus d'elles avec autant de contentement que ſi c'euſt été le jour de leurs nopces. Vrai eſt que, premier de les avoir retrouvées, ſe comptant les tours qu'ils s'eſtoient joués l'un à l'autre, avoient délibéré, puiſque par eſſai ils connoiſſoient réciproquement la portée de leurs femmes, d'en changer auſſi-toſt qu'ils ſeroient enſemble: mais ores & la conſidération des bienſéances, & le renouvellement d'amour ne le permit. A cet exemple, le Meuſnier reprit ſa femme avec autant d'esbahiſſement, que s'il l'euſt veue reſſuſcitée, & lui requit pardon.

NOUVELLE*.

J'ALLOIS à Milan; & pour adoucir la fatigue du voyage, je m'étois mis ſur l'eau, en convenant avec mon muletier d'un Village où il devoit me rejoindre: mais comme il étoit payé d'avance, je ne trouvai ni lui, ni cheval, ni mulet, & je fus obligé de m'engager à pied dans les plaines de la Lombardie. La nuit arrivoit; j'étois las & ne voyois point de gîte, lorſque j'apperçus un Cavalier qui traverſoit le chemin, ayant un faucon ſur ſon poing. *N'êtes-vous pas au ſervice d'Eſpagne*, me dit-

* L'idée de ce Conte eſt tirée d'un Livre Eſpagnol, intitulé : *Relationes de la Vida del Eſcudero Marcos de Obregon.... des cauſo quinto.* Ceux qui ont lu ou liront cet Ouvrage, & notre Conte, verront bien que nous n'en avons emprunté que le ſujet.

il? Je lui répondis qu'il ne ſe trompoit pas ; & comme s'il eût deviné l'embarras où j'étois, il me propoſa de paſſer la nuit chez lui. Quoique la mélancolie profonde où je le voyois plongé ne m'invitât point à accepter ſes offres, la néceſſité m'y contraignit.

Nous entrâmes dans une maiſon d'aſſez belle apparence, par un jardin fort vaſte, mais mal tenu ; il ſembloit une friche. Quelques valets vinrent au-devant de nous, mais tous mornes & ſombres, ne proféroient pas un ſeul mot. Le même ſilence régnoit dans toute la maiſon. Je ne pouvois me défendre d'une ſecrette inquiétude, & je ne ſavois que penſer de ce que je voyois. Le ſouper vint; j'en avois grand beſoin, & je mangeai, mais en ſilence. Le Gentilhomme l'obſervoit auſſi ſcrupuleuſement que moi; il ne parloit que rarement à ſes gens, & le faiſoit ordinairement par geſtes.

Après que les valets ſe furent retirés, le maître ceſſa d'être muet, & d'un ton de voix ſombre & vraiment ſépulchral, il dit ces paroles en ſoupirant : « Heureux ceux » qui naiſſent dans une condition obſcure ! » ils paſſent leur vie ſans que l'on s'occupe » d'eux, & reçoivent avec réſignation le » ſort favorable ou contraire. L'artiſan » finit ſa journée, mange du pain noir » arroſé de ſes ſueurs, couche ſur la dure ; » mais il dort. O combien ceux, qui par » leur naiſſance ou leur fortune, ſe trou- » vent expoſés aux regards du public, ſont » plus agités ! ils ont autant de juges de » leurs actions qu'il y a des gens qui les » voient ; & les vaines cenſures dont ils » ſont aſſaillis ne ſont pas le moindre de » leurs tourmens.....» Puis ſe tournant vers moi : ſans doute, Monſieur, vous me prenez pour un être bien étrange : eh bien ! je ne ſuis que très-infortuné. « Monſieur, » lui dis-je, je ne forme pas légérement

» un jugement; je tâche de m'accom-
» moder à l'humeur de ceux avec qui je
» me trouve, & ſur-tout je ne témoigne
» nulle curioſité ſur leurs affaires : qu'ils
» ſoient gais, qu'ils ſoient triſtes, je ſup-
» poſe qu'ils ont des raiſons pour l'un ou
» l'autre. A la bonne heure, reprit-il, mais
» laiſſez-moi chercher quelque ſoulage-
» ment à ma douleur, en vous en racon-
» tant le triſte ſujet. Vous m'êtes étranger.
» Qu'importe? Les malheureux ont peu
» d'amis, & il eſt des malheurs de telle
» nature, qu'on craint d'en avoir pour
» confidens ceux que l'on voit chaque
» jour, & que l'on auroit enſuite pour
» témoins perpétuels de ſa honte : auſſi
» nul de mes gens ne connoît-il le motif
» de mon affliction, & leur triſteſſe ne
» vient que de la mienne.

» Si la félicité ne dépendoit que des ri-
» cheſſes, je ſerois très-heureux, Monſieur;

» mais je ſuis né ſenſible, & je ne con-
» nois qu'un bonheur, c'eſt d'aimer &
» d'être aimé. Je n'ai jamais ſenti d'ambi-
» tion; la vie champêtre a été long-tems
» mon goût le plus vif; & quoique aiſé-
» ment touché par la beauté, les pre-
» mieres années de ma jeuneſſe ſe ſont
» écoulées ſans que je penſaſſe au mariage.
» Mon imagination ardente mettoit à trop
» haut prix le don de mon cœur.... Hélas!
» on n'échappe point à ſa deſtinée. Je
» paſſois près des Fauxbourgs de Crême,
» lorſque je vis une jeune perſonne qui me
» fit une de ces impreſſions ſi vives, ſi
» tendres, ſi ſubites, qu'on ne peut les
» expliquer; mais que rien ne les efface
» jamais. Après des perquiſitions fort
» exactes & encore plus empreſſées, je ſus
» que cette belle enfant n'étoit point ma-
» riée, qu'elle appartenoit à une famille
» obſcure; mais que d'ailleurs elle étoit

» d'un caractere aimable & d'une ſageſſe
» extrême. Je cherchai à la connoître, dans
» l'eſpoir vague de réuſſir auprès d'elle,
» & ſans m'avouer à moi-même quelles
» étoient mes vues ; je lui tendis pluſieurs
» piéges ; je n'épargnai ni tentations, ni
» promeſſes, ni préſens. Sa conduite fut
» toujours égale & décente. Touché de
» trouver tant de beauté avec tant de vertu
» dans un état ſi pauvre ; perſuadé que
» l'amour eſt de tous les ſentimens le plus
» libre, & que lui ſeul me donneroit un
» bonheur que me coûteroient les préju-
» gés & le reſpect humain, je l'épouſai, &
» je me retirai avec elle dans cette terre,
» où nous avons vécu enſemble ſix années
» dans l'union la plus tendre. Je m'ap-
» plaudiſſois de mon choix comme de la
» plus honorable de mes actions, & je me
» trouvois trop payé d'un bienfait dont je
» me reſſentois le premier. Le ciel a permis

» enfin qu'un trait d'ingratitude noire,
» lâche, perfide, renversât en un instant
» tout l'édifice de mon bonheur.

» J'avois dans mon voisinage un homme
» d'assez basse extraction, mais d'une so-
» ciété agréable. Quelques talens cou-
» vroient des vices qu'il savoit dissimuler.
» Il étoit Musicien & Peintre. Je l'avois
» attiré chez moi dès long-tems, & il me
» devoit sa petite fortune. Son feint atta-
» chement, ses complaisances & ses soins
» me l'avoient rendu cher, & il étoit aussi
» maître que moi dans ma maison. Avant
» & depuis mon mariage, il me suivoit à
» la chasse, & me devançoit quelquefois
» au Château, lorsqu'il étoit las. Depuis
» quelque tems, il se fatiguoit davantage
» & rentroit plutôt. Un cœur honnête ne
» connoît jamais qu'à ses dépens la mé-
» fiance. J'adorois ma femme; je l'esti-
» mois : pourquoi l'aurois-je observée?

» Que craignois-je d'elle? D'ailleurs cet » homme étoit fort laid, quelquefois aſſez » bruſque, & ma femme ſembloit ne le » ſouffrir que par complaiſance pour moi. » Cependant ſes retours de la chaſſe de- » vinrent ſi fréquens, que par égard pour » la bienſéance, je lui dis qu'il me feroit » plaiſir de ne pas me quitter ſi ſouvent; » il ne me fit pas la moindre objection.

» Vous connoiſſez la ſuperſtition des » Habitans de ce pays. Toutes les fois que » j'allois à la chaſſe, il paroiſſoit la nuit » ſuivante un fantôme qui mettoit toute » ma meute en rumeur, & jettoit l'effroi » dans l'ame de tous mes gens. Je me » levois auſſi-tôt, & je courois chercher » le fantôme, mais en vain. Quand je » ſortois de ma chambre, appellé par le » bruit & mes valets, ma femme fermoit » ſoigneuſement ſa porte en-dedans, & » ne l'ouvroit point à mon retour, qu'elle

» n'eût reconnu ma voix ; car le fantôme,
» disoit-elle, la faisoit trembler. Cette ap-
» parition se renouvella plusieurs fois pen-
» dant quelques mois, & je remarquai
» que lorsque mon homme m'avoit quitté
» à la chasse, on n'entendoit point parler
» du fantôme la nuit suivante. Je réfléchis,
» & un jour j'ordonnai au plus déterminé
» de mes domestiques de se tenir la nuit
» suivante à la porte du jardin, & d'ob-
» server exactement la marche du reve-
» nant. J'étois couché, mais dans l'at-
» tente, lorsque j'entendis des hurlemens
» affreux. Je courus droit au valet que
» j'avois mis à la porte du jardin. Point de
» bruit, Monsieur, me dit-il, le fantôme
» n'est rien autre chose que votre grand fa-
» vori Cornélio, qui, tandis que vous cou-
» rez au jardin, va tenir compagnie à Ma-
» dame. De dire comment & par où il
» entre, c'est ce que j'ignore ; mais je sais
» que mon rapport est vrai, & il y a déja

» long-tems que je m'apperçois de ce ma-
» nege.... Je reſtai ſtupéfait d'horreur,
» & la foudre m'auroit moins frappé que
» ce diſcours. Revenu à moi, & tranſporté
» de fureur, j'enfonce mon poignard dans
» le ſein de ce miſérable, en lui diſant:
» *Au moins tu ne le diras pas à d'autres; &*
» *voilà le prix de ton long ſilence.* Le malheu-
» reux tombe mort à mes pieds, & je le
» traîne dans un petit caveau voiſin. Tous
» les mouvemens de mon cœur tenoient
» de la frénéſie, & cependant mon extér-
» rieur étoit calme. Je retournai pas à
» pas; je remontai à ma chambre & j'ap-
» pellai ma femme: celle-ci m'interroge
» aſſez long-tems pour s'aſſurer que c'é-
» toit moi, diſoit-elle: elle ouvre enfin,
» & me voyant pâle, elle s'écrie: *Eh mon*
» *Dieu, mon ami, qu'as-tu? que maudit ſoit*
» *le fantôme! je ne te vis jamais ſi troublé.....*
» O quels ſerpens déchiroient mon cœur!...
» Eh bien, Monſieur, je diſſimulai..... Oui

» je le pus : ma rage étoit concentrée ; je
» ne reſpirois plus que pour la vengeance.
» Je me remets au lit près de la perfide :
» elle me careſſe, elle me plaint, & tout
» cela d'un air ſi naturel & ſi tendre, que
» je me vois au point de douter de mon
» malheur. Ma nuit fut affreuſe ; je me
» levai à la pointe du jour, & j'appellai
» auſſi-tôt Cornélio & mes piqueurs : nous
» allons à la chaſſe ; nous y reſtons toute
» la journée : ſur le ſoir Cornélio ſe trouve
» mal, & me propoſe de retourner au
» Château ; je l'y envoie, en le chargeant
» de dire à ma femme de ne pas m'at-
» tendre cette nuit, parce que je voulois
» aller chercher un de mes oiſeaux égarés.
» La nuit tombe ; je me défais de mes
» gens, & je me rends chez moi par une
» fauſſe porte. Je vais droit à la chambre
» de Cornélio ; il n'y étoit pas : j'y allume
» une bougie, & je pénetre dans une ſalle
» qui joignoit ſa chambre : au bout de

» cette ſalle étoit un corridor, au-deſſus
» duquel j'habitois avec ma femme. Mon
» cœur palpitoit d'une terreur douloureuſe à chaque pas que je faiſois. J'avance; je remarque une échelle; elle
» étoit appuyée contre la muraille, &
» terminoit à un œil de bœuf couvert au-
» dedans de chez moi par un tableau du
» Titien.... Juſque-là j'avois douté de
» leur trahiſon : hélas ! j'en fus trop sûr....
» je me ſens prêt à m'évanouir; la fureur
» me rend mes forces; j'abats l'échelle, je
» vole à ma chambre; j'appelle, je crie,
» ma femme ouvre à l'inſtant. Cornélio
» veut ſe ſauver, croit mettre les pieds
» ſur l'échelle, ſe précipite & ſe caſſe les
» reins; j'entends ſa chûte, je ferme ma
» chambre & vais à lui.... *Ah traître*, lui
» dis-je !... Je ne pus achever; mais je
» lui donnai cent coups de poignard. Enflammé davantage par cette horrible
» vengeance, je monte chez moi, je leve

» le

» le bras pour frapper cette malheureuſe....
» Le fer m'échappe, & toutes les fois que
» j'ai voulu aſſouvir depuis ma fureur, il
» m'en eſt arrivé de même, ſans que j'aie
» jamais eu la force de percer celle que
» j'ai tant aimé.

» Honteux de ma puſillanimité, tranſ-
» porté de colere, j'ai pris le parti de l'en-
» fermer dans une eſpece de tombeau avec
» le cadavre de ſon Amant; & après avoir
» arraché ſon cœur, je l'ai laiſſé ſous ſes
» yeux. J'ai traîné près d'elle le corps du
» valet que j'ai poignardé, en diſant : *Le*
» *voici le témoin de ton crime....* Ah! Mon-
» ſieur, cette vengeance eſt cruelle, &
» ne ſatisfait pas mon ame déchirée. Plu-
» ſieurs fois j'ai voulu tuer cette femme,
» mais toujours en vain. Je vais lui porter
» moi-même le ſoutien de ſa malheureuſe
» vie; depuis quinze jours elle n'a pas vu
» la lumiere; elle n'a pas entendu un mot

» de moi; elle ne m'en a pas dit un ſeul...
» & je ſuis plus malheureux qu'elle! O
» que ne puis-je l'abandonner à elle-même
» & fuir au fond d'un déſert toute la race
» des humains! Hélas! que diroit-on? que
» diroit ma famille? que diroit le public,
» ce tyran qui juge toujours ſans appel &
» toujours ſans entendre..... Venez,
» Monſieur, venez; contemplez ce triſte
» & fatal objet avec qui je ne puis plus
» eſpérer de vivre, & que je ne puis me
» réſoudre à faire mourir ».

J'étois fortement agité, & je le ſuivis ſans dire un mot. Nous traverſâmes enſemble un petit jardin, & il ouvrit la porte du lieu funeſte dépoſitaire de tous ſes malheurs. Je fus ſaiſi d'horreur à la vue d'un ſpectacle preſque impoſſible à décrire. D'un côté, un cadavre ſanglant, & exhalant déja une odeur fétide; de l'autre, un ſecond cadavre en lambeaux; le cœur que l'on en

avoit arraché, posé sous les yeux d'une des plus belles femmes que la nature ait formées, & que sa douleur profonde, mais douce & courageuse, embélissoit encore, en attestant son repentir ou son innocence..... Et comme si ce n'eût pas été assez pour nous attendrir, une chienne de chasse, qui nous avoit suivis, reconnut son infortunée maîtresse, courut à elle, lui lécha avec transport les mains & le visage, & lui fit toute sorte de caresses en gémissant. Quand l'ame est ébranlée, la plus petite circonstance acheve de la bouleverser : je fondis en larmes, & le mari lui-même fut ému. Je saisis cet instant, & lui dis : « Jusqu'ici, Monsieur, je vous ai » écouté sans vous rien répondre, & j'ai » partagé vos douleurs. Ah ! daignez » maintenant m'entendre.... Vous pou- » vez parler, me répondit-il d'une voix » entrecoupée.....» Je m'apperce- vois que la compassion ranimoit en lui la

tendreſſe; je perdis toute crainte, & lui dis : « Vous m'avez avoué que l'amour » que vous avez reſſenti pour votre » épouſe, dès que vous la vîtes, fit ſur » vous une impreſſion que rien n'effacera » jamais. Eh bien, Monſieur, ne diſcu- » tons point ſa déplorable aventure. Que » vos ſoupçons ſoient juſtes ou qu'ils ne » le ſoient pas, il eſt toujours sûr qu'ex- » cepté ces deux miſérables qui ne réve- » leront jamais votre infortune, perſonne » au monde n'en a connoiſſance. Vous » paroiſſez attacher beaucoup de poids à » l'opinion publique; mais, Monſieur, » l'honneur qu'elle ôte ou donne, ne » conſiſte pas dans ce que nous ſavons par » nous-mêmes, mais dans ce que les » autres ſavent : autrement, quel homme » pourroit ſe ſupporter en ſociété ? La » mort de ces deux infortunés vous ré- » pond d'un ſilence éternel.... Ah! Mon- » ſieur, regardez votre épouſe.... elle vit

» encore.... peut-être eſt-elle innocente; &
» tous les vains efforts que vous avez tentés
» pour lui percer le ſein, ne paroiſſent-ils
» pas à votre ame ſenſible une ſorte de
» préjugé en ſa faveur?.... Monſieur,
» ſoyez juſte ou généreux; réparez votre
» erreur ou pardonnez..... toujours vous
» reſtera-t-il le charme d'un bienfait».

Avant que le mari, qui rêvoit profondément, pût répondre un ſeul mot, ſa femme le prévint, & d'une voix foible, mais tendre, elle proféra avec peine ces mots: « Non,
» Monſieur, n'intercedez pas inutilement
» pour moi; je ne veux plus vivre. Eh,
» grand Dieu! que regretterai-je en mou-
» rant? rien que ſon amour auquel je ne
» puis plus prétendre; laiſſez-moi donc
» mourir.... Mais comme un événement
» auſſi étrange laiſſera des traces profondes
» dans votre mémoire; comme vous pour-
» riez accuſer mon mari de cruauté, ou

» me charger d'une infâmie que je n'ai
» pas méritée, je veux vous inſtruire de la
» vérité.

» Ces deux hommes, que vous voyez
» ici, ont mérité la mort qu'ils ont reçue;
» l'un pour avoir fauſſement rapporté des
» choſes qu'il n'a ni vues ni pu voir; &
» l'autre, non pour le mal qu'il a fait,
» mais pour celui qu'il a voulu faire, en
» trahiſſant par l'ingratitude la plus atroce,
» mon époux, mon bienfaiteur & le ſien.
» Quelquefois ce malheureux m'eſt venu
» trouver en l'abſence de mon mari; mais
» il étoit ſi réſervé, que j'aurois eu tort de
» m'en alarmer. Il eſt vrai que la nuit de
» cette cataſtrophe, qui a ruiné tout mon
» bonheur, je l'ai vu ſortir de derriere un
» tableau, ſans ſavoir par où il avoit pu
» entrer dans ma chambre : je m'effrayai;
» je m'indignai; j'allois appeller, quand la
» voix de mon époux s'eſt fait entendre.

» Puiſqu'il vous a amené ici, Monſieur,
» vous ſavez le reſte; & lui ſeul doit juger
» ſi la conduite que j'ai tenue depuis ſix
» ans que je ſuis ſa femme, peut autoriſer
» ſes ſoupçons; ſi je ſuis aſſez dépourvue
» de jugement pour employer des artifices
» auſſi groſſiers que ceux qui ont été
» mis en uſage pour commettre le crime
» qu'il m'impute; ſi dans l'intelligence où
» il me ſuppoſe avec ce miſérable, j'en
» aurois eu beſoin..... Il eſt inutile de
» me juſtifier davantage; je ne diſpute
» point ma vie contre mon époux; des
» préſomptions violentes l'ont trompé;
» qu'il m'accorde pour unique grace,
» pour prix de mon amour dont il n'a pas
» douté pendant long-tems, de ſes plaiſirs
» que je ne puis plus faire, de terminer
» mon ſupplice & ma déplorable vie:
» heureuſe ſi mes douleurs expient mes
» fautes involontaires! plus heureuſe ſi la

» fin de mes maux rend à cet homme que » j'aime quelque tranquillité » !

Le malheureux époux verſoit un torrent de larmes, & ſes ſanglots l'étouffoient..... *Eh bien, Monſieur*, lui dis-je d'une voix entrecoupée, *que vous ſemble de tout ceci ?* Il s'élance près de ſa femme, plus vîte que l'éclair, il coupe ſes liens : elle étoit ſi foible, qu'elle tombe évanouie entre ſes bras, & lui-même perd connoiſſance.... Elle revint la premiere, & couvrit de baiſers ſon époux ; il ouvre les yeux, ſe précipite à ſes genoux, les baigne de larmes, baiſe ſes mains, ſes pieds, & la conjure de lui pardonner ſon injuſtice, ſa barbarie.... De prompts ſecours, & ſurtout le retour de la paix & du bonheur, eurent bientôt rétabli cette jeune beauté. La ſanté revint à la femme, la joie au mari, la parole aux domeſtiques, & la parure au jardin.

EURYNOME ET DOSICLÈS.

OUI, mon cher Diotime, ma triſteſſe eſt la même depuis vingt ans; & la douleur ne tue pas toujours, puiſque je reſpire encore : mais auſſi il eſt des pertes auxquelles on ne s'accoutume point. Rien n'a pu ſécher mes larmes, & le malheur que je vais vous raconter eſt auſſi préſent à ma mémoire, à mon cœur attendri, que ſi mes yeux en étoient témoins.

Nos vaiſſeaux vont chaque année à Tarſis, & notre route n'eſt pas toujours la même. Tantôt nous allons tout droit nous charger des tréſors dont la Bétique enrichit nos contrées; tantôt nous viſitons la côte

d'Afrique. Pouſſés un jour par des vents furieux, nous franchîmes les colonnes d'Hercule, & fûmes emportés dans l'Océan ſans bornes. Après avoir été le jouet des vents & des flots, nos proviſions nous manquerent, & nous nous crûmes heureux de pouvoir relâcher dans une iſle inconnue.

La belle campagne d'Enna où Proſerpine cueillant des fleurs fut enlevée par Pluton, n'eſt pas ſi riante que ce ſéjour charmant, qui ſembloit varié exprès pour le plaiſir des yeux : nous trouvions partout des bocages dont les arbres diſtilloient la myrrhe odoriférante & les baumes les plus précieux : on en voyoit d'autres dont le fruit luiſant & doré flattoit également la vue & le goût *. Entre les arbres paroiſſoient

* . . . . . Thus was this place,
A happy rural ſeat of various view :
Groves whoſe rich trees wept od'rous gums and balm ;

des colines enchantées ; ici une terre couverte de palmes, & la gorge fleurie d'une vallée coupée de ruiſſeaux, montroient mille beautés. Là des grottes ſombres offroient des retraites fraîches, tapiſſées de vignes, qui s'empreſſoient de livrer leurs grappes de pourpre, & rampoient avec une agréable fécondité. Les ruiſſeaux tombant avec un doux murmure le long des collines, ſuivoient divers canaux où ſe ramaſſoient en un baſſin, dont la ſurface préſentoit ſon miroir de cryſtal à la verdure des rivages couronnés de myrthe * : enfin

---

Others whoſe fruit, burniſh'd with golden rind,
Hung amiable : (*Parad. loſt, book IV.*)

* Betwixt them lawns, or level downs, and flocks
Grazing the tender herb, were interpos'd :
Or palmy hilloc, or the flow'ry lap
Of ſome irriguous valley ſpread her ſtore ;
. . . . . .
Another ſide umbrageous grots, and caves
Of ſarol receſſ, o'er wihich the mantling vine

toutes les richeſſes de la nature étoient répandues avec profuſion dans cette iſle.

Notre étonnement redoubloit à chaque pas, en ne découvrant rien qui nous laiſsât ſoupçonner qu'il s'y trouvât des hommes : enfin à force de marcher, je crus appercevoir une eſpece d'édifice, & je m'approchai. Quelques branchages entrelacés couvroient une pyramide peu élevée & arrangée ſans art, ſur laquelle on liſoit écrit en langue & en caracteres grecs :

« Ici repoſent les cendres de la belle » Eurynome & de l'infortuné Doſiclès :

Lays forth her purple grape, and gently creeps
Luxuriant : mean-while murm 'ring waters fall
Down the ſlope hills, diſpers'd, orin a lake
(That to the fringed bank with myrtle crown'd
Her cryſtal mirror holds,) unite theirs ſtreams.
(*Parad. loſt, book IV.*)

» qui que vous ſoyez qui viendrez en ces
» lieux, donnez des larmes à leur ſort:
» donnez-en encore à la douleur de celui
» qui vous inſtruit de leur infortune; c'eſt
» Déiphontide; c'eſt un malheureux pere
» qui pleure ici ſes enfans ».

La ſingularité de cette inſcription me frappa, & j'y rêvois triſtement, quand j'entendis ſoupirer à mes côtés. Un vieillard étoit couché à quelques pas de moi, & il ne m'avoit point apperçu. Il pleuroit; il fixoit quelquefois le tombeau; plus ſouvent il retomboit dans une méditation profonde, & paroiſſoit abſorbé dans ſa douleur. Je l'obſervai long-tems; enfin j'allai à lui, & je lui demandai de quel ſecours je lui pourrois être dans ces lieux relégués aux extrémités de la nature. Il ſe leva, & pour toute réponſe me fit ſigne de le ſuivre dans une grotte où il me conduiſit. Il n'oublia aucun des devoirs de l'hoſpitalité

envers moi, & ſatisfit enſuite ma curioſité.

« Vous voyez, me dit-il, un vieillard » qui a trop vécu : j'ai perdu mes enfans.... » Doſiclès ! Eurynome ! je ne vous verrai » plus ! mes yeux vous cherchent ſans » ceſſe & ne vous rencontrent nulle part !... » Ah ! j'ai trop vécu !... » A ces mots il verſa un torrent de larmes, & continua ainſi : « Athenes eſt ma patrie ; on m'appelle Deiphontide, pere de quinze enfans, ornemens & ſoutiens de ma vieilleſſe ; j'eſpérois qu'ils me fermeroient » les yeux, & c'eſt moi qui leur ai rendu » ce funeſte ſervice. Un ſeul me reſtoit.... » O Doſiclès, ton amour t'a perdu ! Et » toi infortunée Eurynome, tu as cauſé ta » perte & la ſienne ! Eurynome, tu m'as » enlevé mon fils ; mais je n'en baignerai » pas moins tes cendres de mes larmes !.... » Compatiſſant étranger, je vois que vous

» portez un cœur ſenſible ! peut-être vous » repentirez-vous de votre curioſité ; ce- » pendant je vais la ſatisfaire ; mais je » crains qu'une partie de ma peine ne » paſſe dans votre ame.

» Doſiclès, dont vous venez de voir le » tombeau, étoit le dernier des quinze » enfans que les Dieux avoient accordés » à mon amour. La mort de ſes freres me » le rendit plus cher encore. Je ſongeai à » le marier, & je le priai de former ce doux » lien auquel je devois le bonheur de » l'avoir pour fils. J'aimois ta mere, lui » diſois-je ; j'en étois aimé : ton union » avec une épouſe aimable me rappellera » celle dont j'ai joui, & ſes innocentes » careſſes prêteront encore à l'illuſion. » Puiſſes-tu bientôt me donner des petits- » fils qui te reſſemblent ! & puiſſent-ils » me faire oublier la perte de tes freres !

» Doſiclès répands tout ce plaiſir ſur les
» vieux ans de ton pere.

» Doſiclès balança quelque tems. Il ai-
» moit en ſecret la jeune Eurynome, fille
» du ſage Euphémon, & en étoit aimé.
» Elle avoit peu de fortune ; mais elle
» réuniſſoit à un haut degré la vertu, les
» graces & la beauté. Encouragé par mes
» inſtances, Doſiclès m'avoua avec quel-
» que crainte cependant, ſon amour : j'en
» fus enchanté. O mon ami, lui dis-je, la
» fortune peut être un moyen de vivre
» heureux ; mais elle eſt loin d'en donner
» l'aſſurance. Me préſervent les Dieux de
» m'oppoſer à ton choix ! il doit ſatisfaire
» également ta raiſon & ton cœur ; j'en
» reſſens une joie vive & pure..... Je
» courus chez Euphémon : sûr d'obtenir
» ſon conſentement, j'embraſſai Eury-
» nome, & une rougeur aimable colora

» ſes

» ſes joues lorſque je l'appellai ma fille.
» Son pere étoit auſſi empreſſé que moi de
» conclure cette alliance, & nous la re-
» gardâmes comme la ſource de notre
» bonheur.

» Cependant la beauté d'Eurynome
» étoit trop grande pour que mon fils
» l'eût ſeul remarquée, & Hyppias, fils
» de Piſiſtrate, en étoit éperdument amou-
» reux. Incapable de feindre, Eurynome
» avoit rejetté ſon amour, & ne lui avoit
» pas laiſſé le moindre eſpoir de la tou-
» cher. Tout ce que Doſiclès avoit pu
» obtenir de ſa franchiſe, s'étoit borné à
» taire qu'elle en aimoit un autre, & que
» cet autre étoit mon fils. Enorgueilli du
» pouvoir que ſon pere uſurpoit dans
» Athenes, Hyppias ne pouvoit croire
» ſincere le refus de ſa tendreſſe, & re-
» gardoit la jeune Athénienne comme
» une proie qui ne pouvoit lui échapper.

» Sa fureur n'eut pas de frein, lorſqu'il
» apprit qu'on lui préféroit un rival. Il
» accabla d'injures Euphémon, & lui pro-
» digua les menaces. Accoutumé à ſe
» jouer de la liberté de ſes concitoyens,
» de leur vie même, le fils du tyran dé-
» clara que s'il daignoit pardonner le mé-
» pris que l'on avoit fait de ſon amour, la
» vie du pere lui répondroit du moins du
» repentir de la fille. Euphémon diſſimula,
» & demanda ſeulement le tems de dé-
» gager ſa parole. Hyppias le permit avec
» une inſolente hauteur, & mon vieux
» ami vint me trouver. Il m'apprit l'impé-
» rieuſe démarche du fils de Piſiſtrate, &
» me laiſſa voir tout ce que nous avions à
» craindre de ſon emportement. Eury-
» nome, à cette nouvelle terrible, tombe
» évanouie dans les bras de Doſiclès : elle
» revient à elle, mais c'eſt pour verſer
» des larmes ameres au ſein de ſon Amant.
» Les fantômes de ſon imagination & le

» trouble de ſon cœur enflammoient ſon
» viſage, inondoient ſes yeux de larmes,
» altéroient ſa voix & troubloient ſes re-
» gards. Calme-toi, ma fille, lui dit Eu-
» phémon : la liberté & l'amour ſont les
» premiers des biens, & la fidélité à ſa pa-
» role le premier des devoirs : dérobons-
» nous au tyran, la fuite nous eſt ou-
» verte ; mais tout eſt perdu ſi nous laiſ-
» ſons ſoupçonner le moins du monde
» notre deſſein : que Doſiclès ceſſe de te
» voir; ſa retraite me juſtifiera vis-à-vis
» d'Hyppias ; tu diſſimuleras, & nous au-
» rons le tems de nous préparer un aſyle
» sûr..... Eurynome promit tout & ne
» tint rien : ce caractere généreux ne put
» pas aſſez long-tems ſe contraindre. Le
» fougueux Hyppias vint la voir, & ne lui
» marqua ſon amour que par des repro-
» ches de celui qu'elle avoit eu pour
» Doſiclès. Elle allégua pour ſa défenſe
» l'ordre que lui avoit donné ſon pere de

» regarder mon fils comme ſon époux.
» Loin de ſe contenter de ce déſaveu, le
» fils de Piſiſtrate voulut qu'Eurynome
» avouât qu'elle avoit à rougir. Votre
» pere, lui dit-il avec emportement,
» votre pere ceſſe de l'être, quand il vous
» jette dans les bras du plus vil des Athé-
» niens!... Du plus vil des Athéniens,
» répond Eurynome! du plus vil des
» Athéniens!... Le plus vil des mortels
» eſt l'oppreſſeur de ſon pays!... Hélas!
» je ne puis encore condamner cette ré-
» ponſe, quoiqu'elle ait cauſé tous mes
» malheurs.... Mais trois jours plus tard,
» & nous étions aſſez vengez des propos
» & des fureurs d'Hyppias par ſa propre
» rage!.... Il ſortit ivre de colere, ju-
» rant ma perte; celle de mon ami & celle
» de mon fils. Toutes nos meſures furent
» rompues; nous ne pensâmes plus à rien
» ſauver de nos biens que nous-mêmes,
» & nous partîmes dans la nuit....»

Le récit de Déiphontide fut interrompu par l'arrivée d'un beau jeune homme. Il pouvoit avoir ſeize ans ; ſa figure noble & charmante intéreſſoit encore davantage par la triſteſſe qu'il montroit. Il embraſſa le vieillard, me ſalua, & s'aſſit auprès de nous. « Je racontois nos malheurs, dit » Déiphontide » ; mon fils, j'en vais achever l'hiſtoire. — Continuez, mon pere, répondit-il d'un ſon de voix touchant. « Le ſentiment de notre infortune » eſt devenu une habitude pour nous, & » mes ennuis s'adouciſſent en vous en en- » tendant parler ». Le vieillard ſourit la larme à l'œil, & continua ſon récit.

« Ce jeune homme, me dit-il, eſt le » frere d'Eurynome, & nous l'emme- » nâmes avec nous. Obligés de nous em- » barquer, nous réſolûmes de toucher à » Samos où nous avions des amis. Notre » navigation fut d'abord heureuſe ; mais

» le ſort nous réſervoit ſes coups les plus
» cruels. Une tempête affreuſe vint nous
» aſſaillir, & nous jetta dans des mers in-
» connues, où notre vaiſſeau vint échouer
» à la vue de cette iſle. On met la cha-
» loupe à la mer. Euphémon, ce jeune
» homme que vous voyez & moi, nous
» y étions déja, lorſque les vagues & le
» vent la ſéparerent du vaiſſeau. Doſiclès
» n'ayant plus d'eſpoir que dans ſes forces
» & ſon adreſſe, preſſe Eurynome de
» quitter ſes vêtemens pour lui faciliter
» les moyens de la ſauver avec lui. Elle
» s'y refuſe opiniâtrement..... *Je mourrai*
» *donc avec toi*, lui dit-il.... Ces mots plus
» terribles pour ſon amour que tous les re-
» proches, paroiſſent ébranler Eurynome,
» & ſes beaux yeux ſe chargent de larmes....
» Cependant par un ſcrupule, vertueux
» mais funeſte, elle ne peut ſe réſoudre à
» ſe montrer nue aux regards d'un homme
» qui n'eſt encore que ſon Amant. Dans

» ce moment du combat que ſe livroient
» la crainte, la pudeur & l'amour, Doſi-
» clès voit notre chaloupe ſe renverſer.
» Il ſe précipite dans les flots & vole à
» notre ſecours. Hélas ! nous n'avions pas
» beſoin de lui ! Une chaîne de rochers à
» fleur d'eau nous avoit ſauvé. L'infati-
» gable Doſiclès ſe rejette à la mer, & re-
» tourne au vaiſſeau preſqu'entiérement
» ſubmergé, où Eurynome ſeule étoit
» reſtée. Je ne ſais ce que lui dit Doſiclès ;
» mais nous la vîmes ſe dépouiller de ſes
» habits ainſi que lui..... Il n'étoit plus
» tems. Épuiſé par le double trajet qu'il
» venoit de faire, il n'eut pas aſſez de force
» pour fournir à un troiſieme, & le flot
» nous les apporta enlacés étroitement
» dans les bras l'un de l'autre, mais ſans
» mouvement.... Quel ſpectacle pour
» un pere ! Eurynome étoit déja morte ;
» nos efforts pour la rappeller à la vie
» furent inutiles. Doſiclès rouvrit ſes yeux

» à la lumiere ; mais il ſembla que le ſort
» ne vouloit qu'aggraver nos maux en
» nous leurrant d'un faux eſpoir. Doſiclès
» ne recouvra nulle connoiſſance.... &
» j'en remercie le ciel!.... Ses regards
» étoient fixes & ne voyoient rien ; il n'en-
» tendoit ni notre voix ni nos tendres gé-
» miſſemens ; une ſueur froide coula le
» long de ſa face ; ſon cœur battit lente-
» ment, ſon cœur ne battit plus ; il mou-
» rut.... *. Il mourut, & moi je vis!.....
» Euphémon vouloit s'abîmer dans les
» flots ; je lui montrai ſon fils, & il con-
» ſentit à vivre ; mais la douleur termina
» bientôt ſa carriere ; les Dieux ne m'ont
» pas accordé le bonheur de le ſuivre.....
» J'ai renfermé tant d'objets qui m'étoient

---

* Voyez dans la Meſſiade de Klopſtock (*tome*, *chap.* 5) la deſcription ſublime d'un homme expirant. Nous en avons emprunté quelques traits ; mais tous ne pouvoient pas convenir à la ſituation.

» ſi chers dans le tombeau que vous venez
» de voir, & il n'eſt pas d'inſtant où ma dou-
» leur ne m'y faſſe deſcendre avec eux.
» La beauté de cette iſle n'a rien qui me
» flatte; c'eſt près de ce monument que je
» me plais. . . . »

Déiphontide termina ainſi le récit de ſon hiſtoire, qui, comme il me l'avoit annoncé, me fit partager ſa douleur; puis il retourna au tombeau tandis que le jeune Eurynome m'accompagna, & me fit voir les plus beaux ſites de ce pays enchanté: j'avois mon deſſein, & j'obſervois curieuſement ce jeune homme. Il me montra un ſi heureux naturel, tant de reconnoiſſance & de tendreſſe pour Déiphontide, que je réſolus de les emmener tous deux à Tyr, & de donner ma fille à Eurynome. Je m'en ouvris au vieillard, qui me parut ſenſible à cette marque d'amitié. « Emmenez Eu-
» rynome, me dit-il; qu'il trouve en vous

» un ſecond pere, auſſi bien je ſens » que je ne lui en ſervirai pas long-tems : » pour moi, c'eſt ici que j'acheverai ma » carriere ». Je combattis inutilement ſa réſolution ; & tout ce que je pus obtenir de lui, fut de lui répéter mon invitation dans une année. Il vouloit qu'Eurynome vînt avec moi ; mais le jeune homme ne conſentit point à ſe ſéparer de lui, & parut attriſté de ce que Déiphontide le ſoupçonnoit capable de cette ingratitude. Je leur promis de venir les reprendre dans un an, & je m'embarquai. De retour à Tyr, je racontai à ma femme & à ma fille ce qui m'étoit arrivé, & elles partagerent mon attendriſſement. Ma fille avoit une de ces imaginations ardentes que le vulgaire appelle *romaneſques*, & qui ne ſont que le premier & puiſſant organe des cœurs ſenſibles. Le bien que je lui dis du jeune Eurynome, & la pitié de ſes malheurs, introduiſirent l'amour dans ſon cœur. J'en

reſſentis bien de la joie. Mais hélas ! en arrivant dans l'iſle l'année ſuivante, j'appris par une inſcription que Déiphontide étoit mort, & que, de déſeſpoir, ſon jeune ami s'étoit enfermé avec lui dans le tombeau.... Je les pleurai comme ce que j'avois de plus cher; mais ma pauvre enfant, frappée d'un coup ſi imprévu, tomba dans une maladie de langueur qui me l'a enlevée. Elle exigea de moi que je porterois ſes cendres où étoit le corps de celui qu'elle regardoit comme ſon époux. Je me ſuis acquitté de ce triſte devoir. Il n'y a pas d'année que je n'aille verſer des larmes en ce lieu. Je ſuis à Tyr; mais c'eſt dans cette iſle qu'eſt mon cœur. Si les Dieux m'enlevent ma femme, mon cher Diotime, c'eſt là que j'irai placer ſes cendres, & que repoſeront un jour celles de votre ami.

Fin de la premiere Partie.